

Il vient



Événements mondiaux à la fin des temps

Lewis R. Walton

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	1
1. Des avertissements négligés	3
2. La tempête approche	9
3. Afin que personne ne puisse plus acheter ni vendre	19
4. Lorsque Jésus a été sur le point de revenir	33
5. En route vers le ciel	49
6. Une voix s'est élevée parmi nous	65
Prologue - Réflexions au soleil couchant	73

Introduction

La lecture de ce petit livre a quelque chose de bouleversant; ce n'est pas une raison pour le refermer et le remettre sur l'étagère. Si l'original, écrit en mai 1986 en anglais, est resté enfoui plus de dix ans dans un tiroir avec d'anciens documents, ce n'est sans doute pas pour rien. Le Seigneur savait qu'en le traduisant et en le publiant maintenant, en pleine période de crise financière mondiale, il aurait un impact plus déterminant pour chaque enfant de Dieu. L'auteur est un excellent historien et il est bien documenté. Le film qu'il fait passer sous nos yeux, nous l'avons vécu (ou nos parents l'ont vécu). Ce n'est pas de la fiction. Quel esprit eût été assez imaginatif pour prévoir un tel déferlement de catastrophes de tous genres ? En fait, un seul être pouvait mettre tout cela en place, c'est l'ennemi de Dieu et des hommes. Il a concentré ses forces comme jamais auparavant. Le temps qui dure a été son allié. Il a mis à profit toute l'expérience acquise pendant des siècles. Il a déclenché une véritable explosion d'inventions scientifiques se bousculant de plus en plus vite pour en arriver à un stade où l'on se demande comment notre petite planète existe encore.

Certes. Dieu avait tout prévu, mais ce n'était pas son plan initial de voir des milliards d'hommes, de femmes et d'enfants souffrir de la sorte. Dans sa miséricorde, la durée du temps qui restait à vivre devait être déterminée par la conviction et la conduite de son peuple. L'ange d'Apocalypse 18 n'avait-il pas annoncé qu'« il n'y aurait plus de temps », plus de temps prophétique. La longue chaîne des 2,388 soirs et matins s'était achevée en octobre 1844. Si le peuple de Dieu s'était fidèlement préparé après la Déception et la compréhension de l'oeuvre dans le lieu très saint du Sanctuaire céleste, Jésus serait revenu quelques années après. Mais le Seigneur a patienté. Quarante ans plus tard, en 1888, il envoya encore un message percutant à ses enfants qui plaçaient trop leur confiance dans l'observation de la Loi et mettaient de côté le salut par la foi dans les mérites de Christ. Ce message fut considéré comme dangereux et repoussé.

« Le refus d'abandonner des idées préconçues et d'accepter la vérité explique en grande partie l'opposition qu'a rencontrée à Minneapolis le message du Seigneur présenté par les frères E.J. Waggoner et A.T. Jones. En suscitant cette opposition, Satan a réussi, dans une grande mesure, à priver notre peuple de la puissance extraordinaire du Saint-Esprit que Dieu désirait ardemment lui communiquer. L'ennemi a empêché d'obtenir cette effluence qui aurait pu caractériser la proclamation de la vérité au monde et qui aurait renouvelé

l'expérience faite par les apôtres après la Pentecôte. On a résisté à la lumière qui doit illuminer le monde entier de sa gloire, et ce sont quelques uns de nos propres frères qui ont contribué pour une grande part à priver le monde de cette lumière. » Messages Choisis Vol. 1. p. 276

À la lecture des pages de Lewis R. Walton, il devient impossible d'évaluer la responsabilité de ceux qui consciemment ou non, se rendirent coupables d'un tel retard par rapport au retour du Christ. les séductions redoublées de l'ennemi peuvent seules expliquer quelque peu une telle attitude; mais encore, l'orgueil du coeur humain naturel y a eu sa part. Ne pas admettre qu'on s'est trompé, refuser d'examiner les motivations profondes de sa vie spirituelle. Voilà ce dont il faut se repentir. « Nous n'étions pas là ! », diront certains. C'est vrai ! Mais s'ils adoptent aujourd'hui la même optique que leurs ancêtres, leur responsabilité devient identique à la leur.

Puisse le Seigneur permettre que la lecture de ce livre détermine chez chaque lecteur une réflexion profonde et un regard en soi-même qui, à coup sûr, cette fois, permettront à Jésus de revenir rapidement chercher son peuple sur cette terre de misères.

Madeleine Vaysse.

1. Des avertissements négligés

Prat Valley est une bande de terre entourée par les montagnes côtières de la Californie, et en ce jour de printemps de l'année 1889, il n'existait probablement aucun autre endroit aussi agréable dans le monde. Dominée par la falaise abrupte de Howell Mountain, la vallée s'étalait en pente douce vers le nord, toute illuminée par le soleil du matin, baignée par les douces odeurs des vergers et des vignes et celle de la terre fraîchement retournée. Un endroit paisible dont beaucoup souhaiteraient pouvoir profiter.

Dans une grande maison du début de la vallée vivait une grand mère d'un âge avancé, aux yeux bleu foncé dotée d'un sens de l'humour aigu. Aux dires de beaucoup, elle ne paraissait pas ses 82 ans. Chaque matin, après le petit déjeuner, on pouvait la voir parcourir sa ferme de 38 hectares, inspectant les vergers et veillant sur le bétail. En dépit des vives objections de sa gouvernante, on savait qu'elle n'hésitait pas à braver la pluie pour assister à la naissance d'un petit veau. Quand elle n'inspectait pas sa ferme, elle sortait se promener en landau, et ses voisins constataient qu'un grand nombre de visiteurs défilaient chez elle, comme si une visite pour écouter ce qu'elle avait à dire valait vraiment la peine qu'on paye un billet de train.

De fait, elle avait vraiment beaucoup de choses à dire sur de nombreux sujets, et tout ce qu'elle disait n'était pas forcément facile à entendre. Son nom était Ellen White. Si on l'en croyait, il y avait un rapport entre la consommation de viande animale et la maladie. Elle disait aussi que le tabac était un poison insidieux. Et n'arrêtait pas de répéter que le monde tel qu'il était, cette planète sous leurs pieds, n'allait pas durer longtemps. Bientôt, prétendait-elle, les affaires humaines allaient s'effondrer et plonger dans un désastre si grand que l'imagination la plus fertile ne pouvait même pas le concevoir.

En 1889, ce genre d'affirmation n'avait aucune raison d'être. L'Amérique était en paix. Le drapeau américain flottait de l'état du Maine à Manille aux Philippines, et l'avenir semblait s'élancer vers un ciel sans nuages. À part quelques observateurs inquiets tourmentés par les folles alliances militaires qui se tissaient en Europe. La plupart des gens ne voyaient aucun motif sérieux d'inquiétude se profiler. Pourtant, Ellen White parlait obstinément d'une future guerre proche. Elle déclarait sans ambages que des flottes entières allaient se mettre en route et que des millions de gens allaient perdre la vie. À un moment, elle évoqua même

l'existence d'armes à cause desquelles plus personne ne serait en sécurité en quelque endroit du monde que ce soit. [1]

Ce printemps-là, elle allait encore donner un autre avertissement. Elle était sur le point d'achever la rédaction d'un nouveau livre, le volume 9 de Témoignages pour l'Église, dont les premières pages évoquaient des temps troublés dans un avenir proche. « Nous vivons les temps de la fin. La rapidité de l'accomplissement des signes montrent que la seconde venue du Christ est proche -- Les catastrophes sur terre et sur mer, l'instabilité de la vie sociale, les menaces de guerre, tout est très, préoccupant. Cela indique l'imminence d'événements d'une gravité exceptionnelle. D'importants changements vont avoir lieu dans notre monde, et les mouvements ultimes seront rapides. » [2] En fait, ces changements pourraient être plus graves que ce que pensaient la plupart de ses lecteurs. Elle parlait de « terribles conflits dans un avenir proche », d'injustice sociale, de conflits dans le monde du travail. La montée du crime allait mettre tout le monde en péril, « hommes, femmes, petits enfants », avec des manifestations si étranges qu'elles sembleraient démoniaques. De fréquentes grèves creuseraient le fossé entre riches et pauvres. Elle prédisait, accompagnant la dégradation du monde social, des troubles économiques et donnait une description des « dirigeants cherchant en vain à trouver des places financières sûres pour leurs investissements » [3]. Et ce n'était pas le pire de tout. Elle prédisait aussi que les plus grandes villes du monde seraient confrontées à une force destructive si puissante que les moyens de défense humains ne seraient presque d'aucune utilité. Elle écrivit : « Une nuit, lors d'un séjour à New York, il me fut donné de voir des bâtiments immenses qui s'élevaient sur de nombreux étages vers le ciel. » Avec fierté, on les disait « à l'épreuve des flammes », virtuellement indestructibles -- et si l'on en juge par les risques connus à l'époque, effectivement, c'était le cas. Au cours des vingt années précédentes, les progrès dans le domaine de la construction étaient tels que l'on utilisait maintenant du béton et de l'acier de construction; les nouveaux bâtiments étaient si résistants que pendant la seconde guerre mondiale un gratte-ciel résista aux assauts d'un avion multi moteur. Cependant, au cours de cette nuit étrange passée à New York, Ellen White vit l'impossible : les bâtiments indestructibles étaient en flammes, et personne ne parvenait à éteindre l'incendie. [4]

« La scène qui me fut montrée ensuite était une alerte incendie. Des hommes regardaient les majestueux gratte-ciels résistants au feu et disaient : ils étaient parfaitement sûrs. Mais ces bâtiments étaient en train de brûler Comme de l'étope. Vient une époque, disait-elle, où il n'existera aucun matériau de construction possible pour assurer l'indestructibilité de telles constructions. » Elle décrivit des alertes au feu dans l'avenir au cours desquelles les pompiers se trouvaient dans l'incapacité de mettre leurs machines en action. [5] Pendant quarante et un ans, ces prédictions

attendirent leur accomplissement dans les premières pages du volume 9, si sinistres et apparemment si exagérées qu'il fallait une bonne dose de foi pour accepter les écrits d'Ellen White. Dans le monde entier, on érigea des bâtiments de ce genre avec les briques, l'acier et autres moyens les plus coûteux qui soient. Puis un jour, le 6 août 1945, la ville de Hiroshima fut complètement détruite par le feu après le largage de la première bombe atomique. Des bâtiments faits de béton et d'acier disparurent dans un incendie qu'aucun effort humain ne fut capable d'arrêter. Dans la banlieue de cette ville, des constructions en f1âme ne furent pas prises en charge parce que la plus grande partie du matériel des brigades du feu avaient disparu. De fait, « les pompiers étaient incapables de se servir de leurs engins. » [6]

Économie instable, montée du crime, spectre d'armement et menaces militaires à l'échelle mondiale. L'avertissement était bien là, clair, solennel, dans les premières pages fraîchement sorties des presses de la maison d'édition; pour quiconque voulait bien se donner la peine de le lire, l'avenir était déjà écrit là. Quelque part au-delà du voile qui le cachait à nos yeux, au delà du printemps ensoleillé de 1889, au-delà de la sécurité dans laquelle l'Amérique baignait, de la croissance économique, au delà de la fin de l'ère victorienne et ses derniers lambeaux de moralité, il y avait un avenir où plus rien ne serait sûr, ni l'argent, ni la moralité, ni le voisinage, ni le monde lui-même, tout en bleu ciel et lumière dorée sous le doux soleil, ce sole¹¹ dont le terrible secret de chaleur et de puissance serait d'ici 43 ans dompté par les hommes qui en feraient la bombe thermonucléaire. Il fallait vite achever l'oeuvre de Dieu, ou bien le monde allait basculer dans ce terrible cauchemar entrevu par Ellen White, qu'elle avait décrit à une Église assoupie.

« La tempête est proche » avait-elle averti en 1898, « et nous devons être prêts à l'affronter... Des troubles surgiront de toutes parts. Des milliers de navires sombreront dans les profondeurs de la mer. Les flottes seront anéanties et des millions de vies humaines seront sacrifiées. Des incendies éclateront partout sans qu'on s'y attende et nous serons incapables de les éteindre. Il y aura des perturbations, des collisions et des morts inopinées sur les grands axes de transport. La fin est proche, le temps de probation touche à sa fin. Oh, cherchons Dieu pendant qu'il est encore possible de le trouver ! » [7]

Quatorze années s'écoulèrent et l'avertissement fut réitéré, encore plus pressant. « Bientôt, il y aura la mort et la destruction, le crime augmentera, et des révoltes des pauvres contre les nantis qui se seront enrichis à leurs dépens. Ceux qui seront privés de la protection de Dieu ne trouveront asile en aucun lieu, ni en aucune position. Des agents humains sont en train de s'entraîner et d'utiliser leur puissance inventive pour mettre en oeuvre la plus puissante conspiration dans le but de

blessé et de tuer. Que les infrastructures de travail et les ouvriers s'installent en d'autres lieux. » [8] Nous étions alors en 1889. Déjà à cette époque avait éclaté une révolte éclair qui avait échoué en Russie, donnant un coup de semence à l'histoire concernant les événements proches à venir. En Europe de l'ouest, des chefs d'état inquiets arpentaient les couloirs ornés de miroirs et de dorure dans lesquels flottait l'odeur de la cire à cacheter chaude; ils y scellaient des alliances militaires qui ne pouvaient que mener le monde à la guerre. En Allemagne, le conte Alfred von Schlieffen dessinait sur les cartes des flèches hardies en direction des territoires de l'ouest, traversant la Belgique et atteignant le cœur de la France, esquisse de la première guerre mondiale. Et Ellen White, ayant la vision d'un avenir presque indescriptible, eut la révélation en cette nuit mémorable, d'« une boule de feu immense tombant sur des demeures magnifiques, causant leur destruction instantanée ». Apparemment, les bâtiments ne brûlaient pas, pas au sens où on l'entendait en 1889. Ils semblèrent disparaître purement et simplement « en une fraction de seconde ». [9]

En un mot : incroyable. Par-delà les toits de Elmshaven, Pratt Valley s'étendait dans un écrin de verdure chatoyante, et s'éveillait dans la douce lumière d'un matin baignant dans la brume légère. Les chevaux avançaient à petit trot, tirant la charrette des familles de fermiers vers St. Helena toute proche, et bien que cette excursion ne fût pas plus de six ou sept kilomètres, la plupart des gens se réjouissait de passer le meilleur de la journée dans ce petit voyage vers la ville.

Pas d'asile sûr, en aucun lieu ni aucune position ? Par delà St Helena s'étendait la baie de San Francisco, et encore plus loin, l'océan Pacifique, près de cent soixante-dix millions de kilomètres carrés de désert liquide protégeant les frontières ouest de l'Amérique. À l'est, l'Atlantique faisait tampon contre les conflits pouvant se dérouler en Europe, tandis qu'au nord, le paysage se fondait en un vaste bouclier dissuasif représenté par la calotte polaire. Les ennuis ne pouvaient de toute évidence pas venir de ces endroits-là n'est-ce pas ? Pourtant, Ellen White avait dépeint un monde où l'on ne serait nulle part en sécurité et où l'on n'aurait nul endroit où se cacher.

Il faut admettre que cela n'était pas facile à croire, et un certain nombre de gens étaient prêts à qualifier ces écrits de fin du monde d'élucubrations d'une femme dépourvue de son bon sens. Les critiques les plus sévères, en fait, vinrent de personnes au sein ou en marge de l'Église. Pour revenir à l'année 1889, un pasteur adventiste apostat du nom de D.M. Canright avait clamé haut et fort qu'elle n'était qu'un imposteur souffrant de désordres mentaux et qu'elle avait plagié une grande partie de ses ouvrages. Au tout début du 20^e siècle, le docteur John Harvey Kellogg avait tenu des propos semblables, tout comme

Albion Ballenger, ex-pasteur mécontent en perpétuel désaccord avec elle sur le sujet du Sanctuaire. Tout ceci avait engendré des remous, et non des moindres, au sein du monde adventiste, où les opposants à Madame White avaient déjà commencé à remettre en question un certain nombre des bases mêmes du message adventiste. Le conflit avait atteint une telle intensité que même certains ouvriers de l'oeuvre avaient été emportés par la vague de la confusion doctrinale, et d'autres les avaient suivis dans ce mouvement. Après tout, il était beaucoup plus confortable d'écouter les critiques des détracteurs plutôt que les discours dérangeants d'Ellen White, et ce fut ainsi que les adventistes furent peu à peu contraints à prendre une décision importante. Choisiraient-ils d'écouter les discours rassurants des critiques qui allaient dans le sens des inclinations humaines, ou bien choisiraient-ils de continuer à écouter l'esprit de prophétie, avec ses étranges descriptions de guerre se profilant dans un avenir proche, une révolution qui menacerait le monde entier, une crise économique, et des boules de feu qui pouvaient tout détruire en un clin d'oeil ?

Ainsi donc, l'Église attendit comme sidérée par ce choix à faire et par la controverse, secouée par le choc récent qui venait d'avoir lieu et avait généré une apostasie massive qu'on a appelée « alpha », au cours de laquelle certaines des plus brillantes lumières avaient disparu. On ne pouvait pas encore s'en apercevoir, mais déjà de sombres nuages s'accumulaient à l'horizon. Cinq ans plus tard, la première guerre mondiale allait éclater et balayer l'Europe, changeant le cours de l'histoire à tout jamais. Il restait encore un peu de temps, mais à ce moment-là, le temps était la chose la plus précieuse au monde. Bientôt elle n'existerait plus : la chance de pouvoir mener à son terme l'oeuvre divine dans un climat de paix et de prospérité s'envolerait, une opportunité unique allait disparaître, laissant un monde divisé dans lequel une grande partie de la population allait désormais être sourde à l'Évangile pendant un temps. Tout ceci se passait au printemps 1889. Pendant ce temps, de l'autre côté du monde, deux hommes sortaient de l'ombre et faisaient leur entrée dans l'histoire.

L'un était Albert Einstein, juif allemand d'une intelligence brillante.

L'autre était un révolutionnaire chauve au regard d'acier du nom de Nikolaï Lénine.

Notes :

1. Signes des temps, 21 avril 1890; Témoignages, vol. 8, p. 50
2. Témoignages, vol. 9, p. 11
3. Témoignages, vol. 9, p. 13
4. Témoignages, vol. 9, p. 12,13

5. Témoignages, vol. 9, p. 13
6. Témoignages, vol. 9
7. Signes des Temps, 21 avril 1890
8. Témoignages, vol. 8, p. 50
9. Témoignages, vol. 9, p. 28

2. La tempête approche

Albert Einstein était un homme jeune et remarquable, d'une élégance discrète, portant une moustache épaisse, le regard doux semblant perdu au loin vers l'infini; en ce printemps 1889, c'était déjà une étoile montante. Bien qu'âgé de trente ans seulement, il était l'objet de l'attention d'hommes de science européens de plus en plus nombreux qui ne pouvaient pas avoir été sans remarquer que ce brillant jeune homme était aussi remarquablement distrait. (Un jour, un peu plus âgé, il passa toute une journée à remonter son pantalon tandis qu'il écrivait des formules sur le tableau dans une classe bondée d'étudiants; il avait tout simplement oublié de mettre sa ceinture.) Mais il y avait une autre raison à ce regard perdu dans le vague et ses oublis des choses basement matérielles. De fait, le regard d'Albert Einstein était fixé sur l'infini, et ce qu'il y entrevoyait était sur le point de faire basculer le monde sur une pente longue et terrifiante dans ses aboutissements.

Depuis quelques temps, il étudiait l'univers, s'interrogeant sur les relations qui pouvaient exister entre ces vastes étendues et la matière, et il était parvenu à une conclusion admissible par tous. De l'énergie était contenue dans la matière, disait-il, en quantité telle que pour l'exprimer mathématiquement, il fallait utiliser comme exposant la vitesse de la lumière.

La lumière se déplaçait à une vitesse presque incroyable. Elle pouvait voyager de la Terre à la Lune en un peu plus d'une seconde. En huit minutes, elle pouvait aller de la Terre au Soleil distant de cent cinquante millions de kilomètres. Mais Einstein affirmait que l'énergie stockée dans la matière était encore plus grande et qu'il fallait utiliser la vitesse de la lumière au carré. Pour le dire autrement, l'ordre de grandeur entre matière et énergie était de un pour trente-quatre milliards. Si l'humanité découvrait un jour le moyen de la libérer, elle produirait la plus forte explosion jamais enregistrée dans l'histoire.

Sa théorie commença peu à peu à attirer l'attention d'autres personnalités scientifiques et ingénieurs, d'hommes qui pouvaient se saisir d'une abstraction et la mettre en application. En Amérique, en Allemagne, et même en Russie, des scientifiques jouèrent avec ce monstre fascinant, scrutant l'atome avec des formules mathématiques et des cyclotrons, simplement pour voir si l'énergie stockée là pouvait bien être libérée. La seconde guerre mondiale éclata. Les ingénieurs allemands rassemblèrent ce qu'il fallait pour pratiquer un essai nucléaire. En même temps, les scientifiques américains avec leur projet top secret «

Manhattan », commencèrent à travailler sur un moyen de leur côté. Et un jour de juillet 1945, la chose était prête pour son premier essai.

Le matin du 16 juillet 1945, juste avant l'aube, la première explosion nucléaire au monde fut réalisée au sommet d'une tour métallique de quarante mètres dans le désert du Nouveau Mexique. Cet événement « dépassa l'imaginable. La région entière fut illuminée d'une lumière aveuglante d'une intensité plusieurs fois supérieure à celle du soleil. Elle était dorée, pourpre, violette, grise et bleue. Elle fit ressortir tout pic, toute crête et toute crevasse avec une netteté et une beauté impossible à décrire ». À une dizaine de kilomètres de là, un observateur dit avoir ressenti une sensation de chaleur intense sur son visage et ses bras nus, tandis qu'un autre resta bouche bée devant le spectacle d'« une boule de fumée d'un rouge éclatant s'élevant au-dessus d'une épaisse colonne brun foncé », première vision du champignon maintenant familier. [1] Cela se passait quelques moments avant que les observateurs frappés de stupeur eussent remarqué que la tour métallique de quarante mètres avait disparu. Elle avait été vaporisée dans l'explosion; le sable du sol où elle s'était trouvée avait été transformé en verre. Trois semaines plus tard, un engin semblable explosa au-dessus de la ville de Hiroshima. Un éclair précéda une secousse si intense que les piliers de pierre devant la clinique de Shima s'enfoncèrent dans le sol. Une chaleur brûlante atteignit la ville qui prit feu, tandis que dans la banlieue un mystérieux mur d'air invisible balaya tout sur son passage, aplatissant les maisons et pulvérisant du verre dont les débris s'éparpillèrent comme des balles de mitraillette. Alors que le bruit s'apaisait, dans le ciel une colonne emportait une partie de la ville détruite vers les hauteurs, des tonnes de débris pulvérisés projetés par un énorme jet de chaleur. Pendant un moment, la colonne resta au-dessus du paysage dévasté comme un visiteur venu d'un autre monde flânant là pour savourer le spectacle de désolation.

J.R. Oppenheimer, physicien qui avait collaboré au projet atomique, déclara : « J'incarne la mort, le destructeur des mondes. »

Au printemps 1889, Ellen White avait décrit « une immense boule de feu » provoquant « une destruction instantanée » et elle avait supplié le peuple de Dieu de se mettre à l'oeuvre avant qu'il soit trop tard. « Si chaque soldat du Christ avait fait son devoir, le monde aurait pu entendre le message d'avertissement avant que cela arrive. Mais l'oeuvre a des années de retard. Les hommes se sont assoupis et Satan nous a devancés. » [2] En 1945, trente six ans s'étaient écoulés et le prix à payer était élevé. La ville Hiroshima était étendue là, morte sous le soleil du mois d'août, son centre ville avait disparu, de grandes zones étaient aussi planes qu'un champ labouré. Sur les collines et les crêtes alentour, les arbres avaient jauni, comme par un automne instantané. Et dans les

banlieues, les incendies continuaient à faire rage. Les pompiers étaient « incapables de mettre leurs engins en marche. »

Sept cents ans avant Jésus-Christ, le prophète Ésaïe avait écrit un passage qui prenait maintenant de tristes résonances. « La peur, le trou profond et les pièges, tout cela est pour vous, habitants de la terre. Celui qui fuit les cris de peur tombera au fond du trou. S'il peut remonter du trou, il sera pris au piège. Les fenêtres du ciel s'ouvrent toutes grandes, toute la terre tremble sur ses fondations. » (Ésaïe 24:17,18) Il décrivait la terre « qui se brise » (verset 19), et il ajoutait un passage parfaitement adapté pour quiconque vivait après 1945: « C'est pourquoi la terre est dévorée par la malédiction de Dieu et ses habitants sont punis. Ils meurent, et il en reste très peu. » (Verset 6) Les cris de frayeur, le danger venu d'en haut semblant faire vaciller la terre sur ses fondations. Les gens s'enfuyant et tombant dans un trou profond. D'autres dangers les guettant à leur sortie du trou. Que pouvait bien vouloir dire Ésaïe ? S'agissait-il simplement d'une allégorie pour l'Ancien Testament, destinée au peuple d'Israël d'autrefois ? Ou bien était-ce l'avertissement que le péché livré à lui-même pourrait un jour s'autodétruire de manière effroyable. Pensée que nous trouvons chez Ellen White.

Dans les premières pages du volume 9 des Témoignages, Ellen White fait référence à ce chapitre d'Ésaïe et l'associe à une atmosphère d'avant-guerre, guerre encore à venir ! Juste avant cette citation d'Ésaïe 24, elle écrivait : « Les hommes font preuve d'un état d'esprit guerrier ». « La prophétie de Daniel 11 est presque complètement accomplie. Bientôt, le monde connaîtra un temps de trouble comme il n'y en a jamais eu parmi les nations, temps pendant lequel le peuple de Dieu devra compter sur la protection d'anges puissants. » [3]

Bientôt, mais pas tout de suite. Au printemps 1909, tout était encore pour l'avenir. Et les fermiers de Pratt Valley, au pas de leurs chevaux, s'en allaient clopin-clopant vers St Helena dans leurs charrettes bruyantes chargées de choux et navets d'hiver. Tant de choses allaient se passer, tant de choses, dans un délai si proche. Les forces de l'histoire se rassemblaient, poussant l'humanité vers un couloir si étroit qu'il allait se révéler l'impasse dont seul le retour de Jésus pouvait la tirer. Déjà, le jeune Einstein éblouissait l'Europe par ses approches scientifiques inédites sur la matière et l'énergie, précipitant l'humanité vers son rendez-vous avec une effroyable boule de feu. Et pendant ce temps, le monde courait vers un autre défi, une révolution soulevée par un Russe à la poigne de fer implacable du nom de Nikolaï Lénine.

Selon toute logique, Lénine n'aurait jamais dû être révolutionnaire. Né sous le nom de Vladimir Ulyanov, il était fils d'un fonctionnaire respecté dont la famille jouissait de privilèges comme peu de Russes en

ont eu. Logiquement, il aurait dû suivre la voie tracée par son père dans la fonction gouvernementale, perdu au milieu de la jungle de la bureaucratie tsariste, inconnu dans l'histoire. Mais la logique n'était plus de mise. De grands changements se passaient dans le monde et rien ne pouvait plus être comme avant. Quelque part au milieu des tourbillons d'une époque en mouvement, le jeune Lénine devint un révolutionnaire passionné et ardent dont le seul but était de briser l'équilibre des choses.

Quelques années plus tôt, un anarchiste russe appelé Sergey Nechayev avait écrit quelques conseils à faire froid dans le dos sur la marche à suivre pour changer le monde. Ses idées valent la peine qu'on s'y attarde parce qu'elles montrent avec une clarté effrayante la raison pour laquelle nous vivons dans le monde épouvantable tel qu'il est aujourd'hui. D'après Sergey Nechayev, le seul espoir pour l'humanité résidait dans une destruction complète de l'ordre existant : tout moyen de destruction était bon pour y parvenir s'il hâtait la révolution. Y compris la terreur, l'assassinat et même le sacrifice de personnes innocentes. « Le révolutionnaire sait cela au plus profond de son être... Il a brisé les liens qui le relient à l'ordre social et au monde civilisé... Il méprise et hait la moralité sociale existant... Jour et nuit, il ne doit avoir qu'une seule pensée en tête, un seul but dans la vie : la destruction impitoyable. [4]

Le révolutionnaire, d'après Nechayev, écrivant ses mots en italiques pour insister, « ne devrait avoir aucune hésitation pour détruire toute position, tout lieu, toute personne quels qu'ils soient dans le monde. » Il doit « s'infiltrer partout », dans le monde des affaires, du gouvernement, même des églises, faisant semblant d'adhérer au système tout en planifiant secrètement sa destruction. Il parlait ouvertement d'assassinat, arguant que « les morts violentes et massives produiront un effet de panique des plus conséquents parmi les gouvernements. » [4] Nechayev mourut, mais ses idées furent reprises par Lénine qui les adopta avec la ferveur d'un évangéliste. Au cours du printemps 1889, il élaborait et planifiait une révolution qui balayerait la Russie et défierait le monde entier. Et six ans plus tôt, Ellen White avait écrit pour l'église mot pour mot ce qu'il était en train de faire ! En 1883, son ouvrage *Éducation* était sorti des presses. Initialement prévu pour être un guide d'éducation pour la jeunesse chrétienne, il contenait néanmoins l'une des plus terribles prédictions du vingtième siècle. Dissimulées derrière le paravent des affaires humaines courantes se développent des tendances qui allaient bouleverser l'équilibre mondial, prétendait-elle. Les personnes les plus pauvres de la planète allaient s'unir et lutter pour renverser la puissance des riches. On verrait s'installer l'anarchie. Et en même temps allaient se développer les mêmes doctrines qui conduisirent à la Révolution française : l'athéisme et le matérialisme.

« L'anarchie cherche à balayer toutes les règles, non seulement divines mais également humaines. La concentration des richesses et du pouvoir; la vaste conspiration pour l'enrichissement du plus petit nombre au détriment du plus grand; les plans des classes les moins favorisées pour la défense de leurs intérêts et leurs revendications; ... l'extension au monde entier d'idées semblables à celles qui ont donné naissance à la révolution française; tout se ligue pour impliquer le monde entier dans un conflit semblable à celui qui a bouleversé la France. » [5] Semblable à celui qui a bouleversé la France, cette révolution qui eut pour traits marquants le renversement de la monarchie, l'assassinat de la famille royale, la main mise sur les richesses, la saisie des biens de l'église, et la promulgation de l'athéisme comme religion d'état.

La Révolution française a été la conséquence du règne d'un monarque faible et inefficace qui avait épousé une reine de naissance étrangère. Aux derniers jours de son règne, le roi français tenta de rétablir l'ordre, quelquefois par la force et quelquefois en accordant des concessions. Et cependant, ses efforts ne firent qu'empirer l'état des choses. L'anarchie envahit la campagne française et des bandes armées de paysans s'emparèrent des biens des propriétaires terriens et brûlèrent leur héritage d'esclavage féodal. Les terres furent saisies et redistribuées. Les propriétés de l'Église furent confisquées. À Paris, on ferma les églises et les offices religieux furent sévèrement réglementés.

Le roi tenta de s'enfuir, fut repris, jugé et exécuté. Puis vint la Terreur. La reine fut guillotinée. Plusieurs hauts dignitaires subirent le même sort. La philosophie qui sous-tendait cette tourmente se révéla être l'athéisme lié au matérialisme, le rejet de la religion et la croyance unique en ce qui pouvait être touché et mesuré humainement.

Nous ne pouvons pas savoir si Ellen White avait spécifiquement en tête la Russie et la France, mais l'analogie est proche. Changez le mot « roi » par « tsar » et « Paris » par « Pétrograd », et tout coïncide, même la Terreur rouge de Russie, si semblable à la tourmente postrévolutionnaire vécue en France. Même l'athéisme et le matérialisme prônés aussi par Karl Marx dans son Manifeste communiste !

Ainsi, en 1883, Ellen White avait prédit une chose ressemblant à la révolution russe et l'avait décrite si clairement qu'on ne pouvait être pris par surprise. Il y aurait des tentatives pour changer le monde entier, nourries par les frustrations des plus pauvres et menées par des gens dont le but déclaré était de vouloir détruire toute position sociale. Tout lieu et toute personne, si au cours de cette période de luttes mondiales l'humanité créait les armes qu'Ellen White avait prédites, des armes de destruction globale, n'épargnant aucun lieu ni aucune position, alors il était inéluctable qu'il ne reste pas un seul lieu sûr dans le monde. Un jour, tôt

ou tard, les gens affronteraient cette rude vérité que sans le retour de Jésus la race humaine était destinée à disparaître.

Elle ne fut pas le seul écrivain à suggérer de telles éventualités pour l'avenir. Presque dix-neuf siècles plus tôt, l'apôtre Jacques avait écrit un avertissement clair et net sur les troubles de la fin des temps.

« Et maintenant écoutez-moi, vous les riches ! Pleurez et gémissez à cause des malheurs qui vont s'abattre sur vous ! Vos richesses sont pourries et vos vêtements sont rongés par les vers. Votre or et votre argent sont couverts de rouille, une rouille qui servira de témoignage contre vous : elle dévorera votre chair comme un feu. Vous avez amassé des trésors à la fin des temps. Vous avez refusé de payer le salaire des ouvriers qui travaillent dans vos champs. C'est une injustice criante ! Les plaintes de ceux qui rentrent vos récoltes sont parvenues jusqu'aux oreilles de Dieu, le Seigneur de l'univers. Vous avez vécu sur la terre dans le luxe et les plaisirs. Vous vous êtes engraisés comme des bêtes pour le jour de la boucherie. » (Jacques 5:1-5)

Le monde décrit par Jacques est un paradoxe de richesse et de pauvreté. Certains jouissent d'un haut niveau de vie tandis que les autres meurent de faim. Quelque chose va manifestement mal. Le système tout entier est chamboulé de telle façon que le statut de prospérité que l'on recherchait autrefois est maintenant porteur de dangerosité et les valeurs que l'on détient ne sont que « pourriture », métaphore qui pour le moins suggère l'hyperinflation et l'effondrement de l'économie. Quand les structures s'effondrent, des forces violentes sont libérées que Jacques décrit comme le jour de la boucherie. Et il ajoute que ceci aura lieu à la fin de l'histoire des hommes, à la fin des temps.

Le Christ lui-même a fait une pareille déclaration en prédisant un temps de « grande détresse dans ce pays... Sur la terre, les nations seront dans l'angoisse, rendues inquiètes... Des hommes mourront de frayeur en pensant à ce qui devra survenir sur toute la terre. » (Luc 21:23-26). Les avertissements se sont succédés encore et encore, depuis les temps anciens des Juifs, et jusqu'à l'aube du vingtième siècle. Ellen White déclarait que cette époque que l'on attendait depuis si longtemps était sur le point de commencer. « Bientôt on verra la mort et la destruction, le crime s'intensifiera, et le mal atteindra les riches qui ont exploité les pauvres. » Sans une protection surnaturelle, on ne se trouvera en sécurité en aucun lieu sur terre. [6]

Pendant un certain temps, ses prédictions attendirent dans les pages des volumes 8 et 9 des Témoignages, trop souvent ignorées par ceux-là mêmes pour lesquels le temps manquait. Mais peu à peu, le ciel de l'histoire commença à s'obscurcir. En 1884, année de la publication du

volume 8, le Japon et la Russie entrèrent en conflit. Mis au désespoir devant ses défaites en Asie, le tsar envoya sa flotte de la Baltique en mission suicide à la pointe sud de l'Afrique. L'amiral japonais Togo la battit et détruisit ce qui restait de la force navale russe. La guerre était perdue et des vagues de révolte secouèrent la Russie. Dans son enthousiasme, Lénine osa même faire un bref retour au pays après son exil européen. Une répétition générale venait d'avoir lieu pour les événements qui allaient bientôt secouer le monde entier.

Les feux de détresse étaient bien au rouge, dans la prophétie, dans les événements qui agitaient le monde, mais trop peu de gens y prirent vraiment garde. En Amérique, à la maison d'été du château de Coney Island, les foules dansaient jusqu'à l'aurore. En Angleterre, les hommes politiques voyaient d'un regard inquiet la force de la nouvelle flotte allemande mais se rassuraient à la pensée que si celle-ci était impressionnante, la mappemonde l'était encore plus : sur un bon quart des territoires mondiaux flottait le drapeau de l'empire britannique. Puis, alors qu'on parlait rêveusement de paix, une nouvelle tempête commença à s'annoncer, sombre et rude dans le ciel du mois d'août 1914, roulements de tonnerre lointains qui se transformèrent en rafales et fusillades. Cette fois-ci, on ne put éviter la tempête. On lui donnerait le nom de « Première guerre mondiale », et bien avant qu'elle ne se termine, dix millions de soldats allaient perdre la vie dans des lieux appelés « Marne », « Verdun », et la révolution allait enflammer la Russie.

Ellen White avait écrit : « L'état instable de ta société, les signes précurseurs d'une guerre sont graves. » Et elle avait prédit que l'avenir portait en lui les semences de « l'anarchie ». Maintenant, tout y était, la machine infernale s'était élancée du sommet et dévalait lourdement la pente, et rien ne semblait pouvoir l'arrêter. À partir de ce moment-là, aucun moyen possible ne put freiner la machine d'autodestruction des hommes, ni la Société des Nations, ni les Nations Unies, ni la mort de centaines de millions de personnes. Elle poursuivit sa course folle et prit encore plus de vitesse à chaque crise, jusqu'à ce qu'elle s'écrase droit dans le mur de l'ère nucléaire.

Nous sommes en août 1945. Seul au-dessus de la ville de Hiroshima vole un bombardier B-29 qui largue une seule bombe et se hâte de quitter l'endroit comme s'il fuyait quelque chose. Quelques secondes plus tard, le ciel matinal s'éclaire d'une lumière blanche chaude et intense, lueur qui détruit le dernier fil ténu reliant l'homme à son état d'innocence. Le monde bascule dans un état de folie aux conséquences inconnues. Sur le territoire divisé de l'Europe, plus de quatre cent mille kilomètres carrés passent derrière une barrière qui sera appelée le rideau de fer. Les alliés de la seconde guerre mondiale se divisent, chacun voulant le pouvoir pour soi-même, inquiets de ce qui se passera dans

l'avenir. En sécurité derrière son monopole nucléaire, le Président Truman prône le désarmement massif et ne laisse sur le terrain qu'une quinzaine de divisions armées. Le premier ministre Staline, l'esprit plein du souvenir du nuage au-dessus de Hiroshima, laisse sur place cent soixante-quinze divisions prêtes à intervenir. Et à l'abri dans la Russie profonde, les ingénieurs travaillent à leur première arme nucléaire.

Elle explosera le dernier lundi d'août 1949.

Cette année-là sera marquante pour les puissances qui rêvent de révolution mondiale. À peine deux mois après l'essai nucléaire soviétique, les forces marxistes envahissent la Chine. Les maoïstes victorieux chantent « L'est est rouge », et chassent les riches propriétaires au cours d'une purge qui coûte la vie à 800,000 personnes, sinistre réminiscence de la prophétie de Jacques qui annonce un jour de massacre. Au cours du déroulement de ce processus, le monde communiste prend le contrôle d'un demi milliard de personnes. Et en une année, le monde occidental se retrouve face au défi d'une invasion armée de la Corée du Sud. Lorsque la Corée du Sud est envahie, au nom des Nations Unies, le monde part en guerre. Pendant trois ans, le combat fait rage dans la péninsule coréenne. Près de six millions d'américains servent sous les drapeaux; plus de 50,000 ne reviendront pas. Cette guerre est une véritable impasse.

Et le 4 octobre 1957, abasourdis, les américains apprennent que le premier satellite artificiel a été lancé par l'Union Soviétique. D'un seul coup on se rend compte que les prétentions soviétiques à un savoir-faire technologique sont bien réelles. Ce ne sont pas des fanfaronnades, c'est bien la réalité. Quatre-vingt-trois kilos de matériel technologique soviétique sont en orbite autour de la terre. Si les fusées russes peuvent faire cela, elle peuvent aller à n'importe quel endroit de la planète.

Les années soixante, puis les années soixante-dix s'écoulent dans la confusion. Cuba, Berlin et le premier essai nucléaire chinois. (Le quatrième essai se fera à partir d'un missile). Le Vietnam, l'Angola et l'Afghanistan.

Et l'Éthiopie, et la corne de l'Afrique, et le Nicaragua, et le San Salvador, puis le conflit s'étend au continent américain, à moins de 2,000 km du Texas. Il a pour ainsi dire atteint le monde entier.

Pendant ce temps, comme on le pensait, les armes se sont perfectionnées au-delà de toute imagination. Une seule fusée peut désormais transporter jusqu'à dix bombes d'un point à un autre du globe avec une précision telle que chacune peut atteindre sa cible à cent mètres près. Dans l'espace, les satellites sillonnent l'atmosphère en tous sens, scrutent et espionnent la surface de la terre, capables de reconnaître des

objets de moins de cinquante centimètres depuis une altitude de trois cents kilomètres... Même les pays défavorisés grèvent lourdement leur économie pour se doter d'avions ultra modernes. On repense alors à la prophétie de Joël : « Proclamez ceci à toutes les nations : préparez-vous pour la guerre ! Levez vos armées ! Transformez vos socs de charrues en épées. Que le faible dise : Je suis fort. » (Joël 3:9,18)

La richesse et la pauvreté, tentative de révolution à l'échelle mondiale, l'union des révolutionnaires autour des valeurs de l'athéisme et du matérialisme et une course aux armements à l'échelle planétaire qui se déroule désormais dans l'espace. Les prédictions ne pourraient pas être plus exactes si elles avaient été écrites hier.

Ce qui signifie qu'il n'y a absolument aucune raison de s'inquiéter. Dieu ne nous a pas oubliés et l'histoire ne se déroule pas par le fruit du hasard. Elle suit le fil de la prophétie comme si celle-ci était le scénario d'un film. Nous nous trouvons exactement là où nous devons être.

Mais cela signifie-t-il que nous devons dormir tranquillement sur nos deux oreilles ? L'histoire nous concerne aussi. Nous sommes hors du temps. Aujourd'hui, il n'y a pas d'autre alternative que le retour du Christ. Le peuple de Dieu qui a si longtemps erré n'a maintenant pas d'autre choix que d'annoncer la Parousie.

Il est enfin temps de considérer notre mission avec sérieux.

Notes :

1. Anthony Cave Brown et Charles B. McDonald. The secret History of the Atomic Bomb (New York, Dial Press, 1977), p. 516
2. Témoignages, vol. 9, p. 29
3. Témoignages, vol. 9, p. 14 et 17
4. Robert Payne, La vie et la mort de Lénine (New York : Simon et Schuster, 1964), pp. 24, 25
5. Éducation, p. 228
6. Témoignages, vol. 8, p.50

3. Afin que personne ne puisse plus acheter ni vendre

Plus le retour de Jésus approche, plus les événements prédits par la prophétie suivent un schéma caractéristique, semblable à un graphique en mathématique, le fil de l'histoire suivra une courbe tantôt croissante, tantôt décroissante : il connaîtra des pics et des creux. Des creux dangereux tels les restrictions économiques, les menaces militaires, la confusion des religions, le désespoir des lois du dimanche, des pics d'occasions favorables : réveils et réformes, la pluie de l'arrière-saison et l'Évangile pour le monde entier.

Ces dernières années, quelque chose de formidable s'est passée. Petit à petit, ce profil caractéristique s'est dessiné, quelquefois de manière évidente, parfois de manière plus subtile. La menace militaire si clairement décrite par les apôtres et les prophètes, s'est visiblement confirmée. Elle fait partie intégrante de nos vies, redoutée mais inévitable, dotant l'humanité d'une puissance de feu mondiale comme celle décrite dans Apocalypse 11. Parallèlement, tout comme l'a prophétisé Ellen White, une poussée révolutionnaire « tendant à impliquer le monde entier » a vu le jour. À notre époque, chaque heure de notre vie est soumise à l'influence de cette double menace.

Mais tandis que la menace militaire s'inscrivait dans le cours de l'histoire, un autre problème s'immiscait de manière subtile et presque imperceptible, aussi silencieux et furtif qu'un brouillard matinal. Il s'agit d'une menace économique, et son apparition en douceur est trompeuse, porteuse de dangers potentiels d'une instabilité planétaire pire encore qu'un conflit armé mondial. Il s'agit de la crise dont parle Apocalypse 13.

« Et il fait que tous, riches et pauvres, petits et grands, libres ou esclaves, reçoivent une marque... Et que personne ne puisse acheter ou vendre sauf ceux qui possèdent la marque, ou le nom de la bête ou le nombre de son nom. » (Apo. 13:16,17)

Pendant des générations, les adventistes ont cru qu'une telle chose allait arriver, qu'à la fin des temps l'humanité allait subir cette catastrophe, une mainmise généralisée par laquelle une puissance centrale tentera d'intervenir dans la vie de chaque être humain. Même les plus riches seront contraints d'y obéir, signe que la crise sera si profonde que la richesse ne sera d'aucun secours. Et le levier de cette étape sera l'intérêt économique mondial.

Année après année, nous avons attendu avec impatience cet événement, accueillant chaque crise économique comme un signe infaillible de la fin des temps. Pendant cette attente, un mécanisme émotionnel subtil s'est mis en place au sein du mouvement adventiste. Nous avons d'abord pensé qu'il était impossible de nous maintenir en état de veille permanent. Pendant un certain temps, le fait d'avoir un défi à relever peut entretenir un niveau de stimulation élevé qui se traduit en actes, mais lorsque l'issue tarde à venir, cette stimulation faiblit, et nous nous retrouvons à l'état de simples humains. Avec sagesse et intelligence, nous parlons de la fin des temps, mais nous tombons peu à peu dans un état de dépendance vis à vis de ce monde dont nous professons nous éloigner.

En d'autres termes, ce que nous devons faire n'est pas rester en permanence attentifs aux crises qui surviennent mais rester à chaque instant en communion avec Christ. Il n'est pas surprenant alors, voyant les années défiler sans que Christ revienne, que certains adventistes se soient posés la question de savoir si leur compréhension de Apocalypse 13 était tout à fait correcte. Et là, double ironie, tandis que nous attendions et nous posions des questions, la chose même que nous redoutions s'est subrepticement installée dans nos vies de tous les jours sans que la plupart d'entre nous s'en aperçoivent. En résumé, tous les éléments nécessaires à la mise en place d'un scénario classique d'Apocalypse 13 sont déjà en place, en attente d'un événement qui donnera le feu vert à sa mise en marche. Et tout ceci s'est déroulé au cours des dix dernières années.

Je vais entrer dans le détail sur la manière dont cela s'est passé, pas spécialement parce que nous sommes sur le point de voir arriver la crise annoncée dans Apocalypse 13, mais pour vous démontrer comment toute une série d'événements, apparemment sans lien les uns avec les autres, peuvent se combiner entre eux pour créer une situation grâce à laquelle la prophétie pourrait s'accomplir très rapidement.

Revenons plusieurs années en arrière. Nous sommes en été 1973. Les troupes américaines ont quitté le Vietnam. À l'exception de l'incident du Watergate, les choses sont revenues à la normale. Et à la pompe, on peut se fournir en essence à 25 centimes d'euro le litre. À l'époque, les gens ne s'en rendent pas compte, mais le prix du carburant est l'un des éléments les plus importants de leur vie. Si le coût de l'énergie s'effondre, la voie est ouverte pour tout un ensemble de problèmes économiques. Les taux d'intérêt s'envoleront et l'inflation également. Les américains apprendront d'étranges termes comme « stagflation ». La récession privera de grands groupes de bénéfices économiques durement gagnés. Les choses ne seront plus tout à fait comme elles étaient autrefois. Mais au cours de cet été 1973, les pronostiqueurs de catastrophes ne sont pas

particulièrement crédibles, car on peut faire le plein d'essence pour 3.50 euros et les panneaux de vitesse limite sur de nombreuses grandes routes indiquent 115 km/h. C'est l'été, la vie est belle.

Puis vint l'automne. Nous étions à la veille du Yom Kippour 1973. Des unités égyptiennes embarquaient à bord d'avions de ligne privée et se dirigeaient vers l'est, vers les lignes de défense israéliennes au-delà du canal de Suez. Le Moyen Orient était en guerre et les conséquences de ce conflit se faisaient sentir au coeur même de la vie des américains. Irrités par le soutien des pays occidentaux pour Israël, les nations arabes firent quelque chose que les départements d'états étrangers envisageaient comme un cauchemar : elles bloquèrent les approvisionnements en pétrole vers l'Occident. Aux USA, les voitures faisaient de longues files d'attente pour obtenir de maigres approvisionnements en essence dont le prix devenait de plus en plus élevé. Non identifié comme tel, un événement venait de se produire, capable de mettre en scène la réalisation du scénario d'Apocalypse 13.

Comme le prix du carburant s'envolait bien au-delà de son coût de production, un petit nombre de nations se retrouvèrent inondées d'un afflux de revenus, des sommes difficiles à imaginer. En une seule semaine, les nations de l'organisation des pays exportateurs de pétrole (OPEP) engrangèrent assez de devises pour devenir capables de racheter tous les grands journaux et radios américains. En seulement trente semaines, ces mêmes nations gagnèrent l'équivalent de l'ensemble de tous les marchés boursiers de la Bourse de Londres. Immédiatement, elles se retrouvèrent face à ce problème : que faire d'une telle quantité de devises ?

La réponse qu'elles choisirent d'adopter est assez logique : déposer le surplus de ces sommes dans les grandes banques mondiales, des géants multinationaux capables d'effectuer d'énormes prêts générateurs d'intérêts très substantiels. Ce plan présentait un avantage : les industries dont le fonctionnement dépendait des hausses du prix de l'énergie pourraient emprunter beaucoup d'argent pour s'adapter au nouveau coût du pétrole.

Dans l'ensemble, le plan n'était pas si mauvais. Il aurait pu fonctionner.

Sauf que...

Sauf que l'économie, plombée par l'envolée du coût de l'énergie, plongeant dans la plus forte récession connue depuis les années 30. En conséquence, il ne se trouvait plus assez d'emprunteurs pour l'argent que les pays de l'OPEP déposaient. Au lieu de cela, des milliers de travailleurs

étaient mis au chômage, aggravant la récession par la baisse de leur pouvoir d'achat. Ainsi, le monde plongea dans une époque étrange de troubles économiques : une récession irréversible, la colère des syndicats autrefois puissants, un déficit fédéral avoisinant les 200 milliards de dollars, 140 milliards d'euros, et des gens inquiets pour la sécurité de leurs retraites et de leur épargne.

Le fardeau de la prospérité était passé des épaules des producteurs de pétrole à celles des banques, et rapidement, cette prospérité se révèle porteuse d'une étrange malédiction. En Arabie Saoudite, elle avait attiré des problèmes comme un aimant attire à lui des épingles. Des menaces sur le modèle de société islamique. Des menaces de la part des ouvriers itinérants qui travaillaient dur sous une température de 58 degrés Celsius en se demandant pourquoi la richesse fabuleuse du gisement pétrolier du Ghawar était sous le contrôle exclusif de la famille royale. Menaces depuis l'Éthiopie et le Sud Yémen où de mystérieuses et sombres forces révolutionnaires oeuvraient dans l'ombre, portée par des conseillers barbus qui parlaient avec un accent cubain. Des menaces venues de l'Occident où des organisateurs militaires étalaient leurs cartes en se demandant si les gisements de pétroles ne pourraient pas tout aussi bien se retrouver sous le contrôle des Marines. Et des menaces venues de l'Union Soviétique dont l'intérêt pour ces régions se révéla par une intrusion qui passa le stade de simple projet sur plan et se concrétisa par une installation en Afghanistan.

Et tout ceci simplement à cause de l'augmentation du prix du pétrole. Le pétrole était devenu de l'or, et cet or commençait à sentir mauvais, comme si quelque chose de délétère était en train de bouillir sous le couvercle de la marmite. Alors la responsabilité encombrante de toute cette richesse passa dans les mains des banques multinationales qui allaient apprendre à leur tour combien de telles sommes d'argent étaient difficiles à gérer.

Le problème des banquiers était sérieux. Ils étaient dépositaires d'importantes fortunes arabes pour lesquelles ils reversaient des intérêts, mais il y avait trop peu d'emprunteurs pour assurer leurs revenus. Une solution s'impose d'elle-même : si les affaires privées ne pouvaient pas utiliser les fonds disponibles, pourquoi ne pas les proposer aux gouvernements, voire aux nations entières ? Aux nations souveraines ? Pourquoi pas à la Pologne, au Brésil, à l'argentine et au Mexique ? Rien ne pourrait être plus sûr que de prêter à des nations souveraines, n'est-ce pas ?

Mais avant qu'on s'en rende vraiment compte, trois nations occidentales à elles seules se retrouvèrent redevable de sommes aussi importantes que celles détenues par les actionnaires des neuf plus

grandes banques américaines. Puis tout s'effondra. La récession mondiale frappa de nouveau. Les taux d'intérêt s'envolèrent. Des nations entières, endettées au maximum, ne purent même plus faire face au remboursement des intérêts de leurs emprunts.

Il ne s'agissait plus d'un lointain problème dont on entendait vaguement parler en buvant tranquillement un café à 70 centimes d'euro au quarantième étage. L'Amérique pouvait être touchée. Plusieurs centaines de milliards de dollars avaient disparu, comme un vol d'oiseaux migrants, dans les jungles enfumées et poussiéreuses de pays pour le moins en banqueroute. Il fallait au moins un miracle pour les voir revenir. Et s'ils ne revenaient pas, quelques-unes des plus grandes banques mondiales étaient susceptibles de faire à des pertes qu'elles ne pourraient couvrir.

Et tout ceci amena les communautés bancaires à jouer au jeu du « Que se passerait-il si ». Que se passerait-il si une nation endettée venait à s'effondrer ? Pire encore, que se passerait-il si toutes les nations pauvres s'unissaient et décidaient ensemble de dénoncer leurs dettes ? Jusque-là, les banquiers avaient joué un jeu délicat, imaginant que leurs prêts pouvaient encore être récupérés. À l'occasion, quand les intérêts arrivaient à échéance, elles effectuaient d'autres prêts, permettant ainsi à leurs créanciers de payer leurs intérêts en augmentant encore leur dette. Mais si, en fin de compte, un pays décidait de jeter l'éponge en dénonçant sa dette, le jeu prendrait fin. Dans les cahiers de compte informatisés des banques prêteuses, une dette dénoncée passe de la rubrique « non performante » à « irrécupérable ». Il s'agit alors d'une perte véritable, et cette perte doit être reconnue.

Sauf qu'il ne s'agit pas d'un simple emprunt de 33,000 euros avec une première hypothèque concernant l'achat d'une maison. Il s'agit d'un nombre à dix chiffres et la banque ne possède peut-être pas assez de liquidités pour couvrir la somme. Si l'idée se propage à d'autres nations débitrices, si l'effet domino s'installe, il pourrait, bien ne pas y avoir assez de fonds dans le système monétaire tout entier pour couvrir la perte.

On se trouve devant une catastrophe économique internationale apocalyptique. Ce qui veut dire « panique » dans les bourses mondiales, des files d'attente de plusieurs dizaines de mètres de long devant les établissements bancaires. Des équipes en trois huit pour les ateliers d'impression de la Réserve Fédérale et la chute vertigineuse du Dow Jones, puis l'interruption catastrophique de l'activité économique mondiale. C'est le scénario d'Apocalypse 13 en action, conduisant les USA tout droit vers une domination économique mondiale. Je vais vous expliquer comment.

Tout récemment, j'étais en voyage vers Moscou pour affaires. À Amsterdam, j'ai acheté un journal qui a d'un seul coup fait passer mon malaise dû au décalage horaire. Sur la première page se trouvait un article relatant une récente réunion ayant eu lieu entre les grandes nations débitrices de la zone occidentale au cours de laquelle elles avaient discuté la manière de faire face à la crise internationale. À la lecture de cet article, une chose m'apparut à l'évidence : elles avaient l'intention de faire front commun pour négocier leurs dettes.

Un jour, en Russie, j'ai pris part à une rencontre où se trouvait le responsable d'un grand magazine financier américain, et je lui ai demandé son avis sur la question. « Voilà, dit-il, le genre d'événement que nous redoutons. Si ces nations font front commun, on aura affaire à l'histoire de l'OPEP à l'envers, un cartel des pays endettés où les débiteurs imposent leur loi aux prêteurs. Si le pire arrive, s'ils se mettent à agir tous ensemble, nous serons devant la plus grave crise économique depuis les années 30. »

Lorsque nous considérons tout ceci à la lumière d'Apocalypse 13, nous constatons que la prophétie pourrait très bien se réaliser. Étrangement, une crise financière majeure pourrait propulser les États-Unis dans une position prédominante au niveau économique, pour une seule raison : seuls les États-Unis peuvent imprimer des dollars.

Si le pire vient à se produire et si les prêteurs ne parviennent pas à couvrir leurs pertes, l'économie mondiale réagira probablement à la manière d'un corps vivant face à une grosse hémorragie. Le dollar est la monnaie de référence du commerce international, et des centaines de millions de dollars auront disparu, dans de mauvaises récoltes et des jets privés et des centrales nucléaires à moitié construites du Tiers Monde. Seule une perfusion immédiate de dollars pourrait redonner vie à l'organisme du commerce mondial, et une seule organisation au monde, la Réserve Fédérale Américaine, pourrait donner le feu vert à la création de nouvelle monnaie dollar.

En conséquence, les stratèges financiers ont imaginé un plan. Dans le pire cas de figure, l'Amérique créerait assez de monnaie pour couvrir ses pertes : elle le prêterait aux banques mondiales en faillite pour qu'elles puissent reprendre leur activité. Pour le dire en d'autres termes, l'Amérique deviendrait le prêteur de dernier recours pour le monde entier. Elle détiendrait les créances pour l'ensemble du commerce international. Elle pourrait alors dicter sa politique -- à un niveau jamais vu dans l'histoire.

« Elle fait qu'on impose à tous, petits et grands, riches et pauvres, hommes libres et esclaves, une marque sur la main droite ou sur le front,

et que personne ne puisse acheter ni vendre sans avoir la marque, le nom de la bête ou le chiffre de son nom. » (Apo. 13:16,17) La prophétie de Jean n'a plus besoin d'être reléguée vers un avenir lointain. La machine est déjà en place. Nous avons déjà perdu le contrôle de notre économie à un stade inimaginable. Un événement apparemment insignifiant pourrait précipiter le scénario prédit par Jean.

Maintenant soyons prudents, et ce que je vais écrire sera en italique afin d'insister sur mon propos. Tout ceci ne veut pas dire que l'histoire se déroulera selon le script que je viens d'évoquer. En fait, les choses seront probablement beaucoup plus complexes que tout ce qu'on peut imaginer. Ceux qui tentent de dire de quelle manière se réalisera la prophétie s'engagent dans des propos spéculatifs risqués, et ceci pour au moins deux bonnes raisons. La première c'est que nous n'avons même pas idée de ce que se ra l'intervention divine pour empêcher des crises qui pour nous paraissent inéluctables. Dieu modifie souvent les événements afin d'accorder le cadeau de temps supplémentaire aux gens.

La seconde concerne la réaction (ou le manque de réaction) du peuple de Dieu. Par deux fois au moins dans l'histoire de l'adventisme, un schéma de fin des temps facilement reconnaissable s'est amorcé. Dans les années 1850, puis de nouveau à la fin du 19e siècle, des événements se sont passés montrant que Jésus voulait revenir. Dans les années 1890, Ellen White a déclaré que la pluie de l'arrière-saison devait commencer; les lois du dimanche étaient largement proposées en Amérique, et le message de santé adventiste attirait de plus en plus l'attention, même celle de personnages célèbres tels que Henry Ford et Harvey Firestone. Mais une apostasie tragique, appelée « Alpha » eut lieu au sein de l'Église, réduisant à néant l'occasion de terminer l'oeuvre finale. [1] L'occasion fut perdue et le cauchemar du 20e siècle se profilait à l'horizon, et nous sommes toujours là.

Donc la crise économique actuelle peut signifier beaucoup de choses, ou rien du tout. Ce que vous venez de lire n'est pas une tentative d'explication de l'avenir. Il s'agit simplement d'une illustration parmi tant d'autres montrant comment un millier d'événements relatés aux journaux du soir, en apparence sans relation les uns avec les autres, peuvent interférer pour créer ensemble un schéma de fin des temps tel que les adventistes le conçoivent. Si vous ne plongez pas vos coeurs et votre intelligence au plus profond des écrits bibliques et de l'esprit de prophétie, vous pouvez très bien ne pas discerner ces événements avant le dernier moment. Si l'étude de ces dits événements décrits par l'esprit de prophétie vous intéresse vraiment, l'ouvrage « Maranatha ! » est l'un des meilleurs que vous puissiez vous procurer. Nous devrions le lire et le relire jusqu'à ce qu'il soit complètement usé. Ensuite, en racheter un exemplaire et le lire encore.

L'avenir nous surprendra, mais nous pouvons au moins affirmer une chose : les signes précurseurs seront clairs. Si nous ne pouvons pas les voir, nos amis banquiers eux le peuvent ! En même temps, deux autres éléments de la prophétie de Jean doivent attirer notre attention. L'un d'entre eux est que les gouvernements dicteront la conduite à tenir à tous les citoyens de la planète, exerçant leur contrôle sur des choses aussi élémentaires que les achats et les ventes. Le second est que les gouvernements légiféreront sur les affaires religieuses. De la même manière que pour la crise économique, ces deux facteurs se sont immiscés dans notre vie petit à petit. Des pouvoirs capables de les mettre à exécution sont déjà en place, sous la forme des banques électroniques et un droit religieux fortement politisé.

En 1946, l'armée américaine a commencé à se servir de l'un des premiers ordinateurs au monde. Surnommé ENIAC, c'était un véritable monstre : ses 18 000 tubes à vide consommaient 158 kilowatts et il occupait 167 mètres carrés d'espace au sol. Pourtant il était capable d'effectuer des calculs complexes en une fraction de seconde. Dix ans plus tard, le transistor révolutionna l'électronique. Dix ans encore et les ingénieurs conçurent le microcircuit, réduisant ainsi ce qui occupait autrefois plusieurs pièces à la taille d'une puce grande comme un ongle. De nos jours, les ordinateurs de la puissance d'ENIAC tiennent dans la poche.

En parallèle avec le développement du traitement des données s'est développé un nouveau mode de transactions commerciales grâce auquel des caisses enregistreuses dotées de lecteurs laser reconnaissent votre achat, enregistrent son prix et impriment un ticket de caisse qui indique exactement ce que vous avez acheté. (Vous êtes-vous déjà demandé quelles sont les données que l'ordinateur choisit de conserver en mémoire ?). Si vous utilisez une carte de crédit, le système vous connaît si bien que dans de nombreux magasins des terminaux peuvent immédiatement savoir quel est votre crédit. À ce stade, nous ne sommes pas loin d'une société sans monnaie physique dans laquelle nous ne manipulerions pas de billets ou de pièces et notre capacité nette de paiement ne serait qu'une série de données informatiques enregistrées sur les disques durs d'une banque. Si ceci arrivait, la seule source de paiement qui serait en notre possession serait une carte de crédit codée sans laquelle nous nous trouverions dans l'impossibilité d'effectuer un achat quel qu'il soit, même pour un produit de première nécessité.

En gros, un système qui rappelle ce qui est évoqué dans Apocalypse est déjà en place. Nous l'avons accueilli dans notre vie de tous les jours, séduits par son côté pratique, sans même penser que ce

système qui nous facilite les achats pourrait tout aussi bien les empêcher. Tout est déjà en place.

Pendant ce temps, les événements dans le domaine religieux ont évolué rapidement, nous mettant en une vingtaine d'années dans une position où nous n'aurions jamais pensé nous trouver. Si on revient en arrière, le processus semble avoir démarré avec un jeune et séduisant homme politique du nom de John F. Kennedy.

En 1960, lorsque John Kennedy a remporté l'élection à la candidature officielle de son parti, il a rencontré un obstacle que personne jusqu'alors n'avait pu surmonter : il était catholique, et jusque-là, dans une Amérique majoritairement protestante, aucun catholique n'avait pu accéder à la présidence. Mais Kennedy pensait que ce pays était prêt à accepter un changement de mentalité dans le domaine religieux. Une nouvelle ère de tolérance pointait à l'horizon et avec elle une lueur d'espoir que le sentiment anti-catholique pouvait disparaître. Il se plongea dans la campagne avec brio et affronta le problème de l'appartenance religieuse de front. L'événement phare de ce combat eut lieu à Houston au Texas lorsque Kennedy prit la parole devant une association de dirigeants protestants et qu'il défendit la cause de la tolérance avec tant d'ardeur que la question de l'appartenance religieuse s'évanouit en une seule soirée. D'un seul coup, plus personne n'osa exprimer des sentiments anticatholiques. Kennedy remporta l'élection, et des millions d'américains qui n'avaient même jamais vu l'intérieur d'une église catholique se retrouvèrent en train de suivre à la messe, grâce à la télévision, un jeune et séduisant président dont la famille attirait l'attention des médias de façon presque magique.

On avait commencé à briser la carapace, il était temps alors qu'entre une autre personne sur la scène mondiale, en la personne d'un pape tout en rondeurs, jovial et aimé de tous, du nom de Jean XXIII.

Lorsqu'il fut élu pape en 1958, aucun signe ne montrait que le cardinal Angelo Roncalli serait autre chose qu'un pontife intérimaire remplissant sans problème sa fonction tandis que le collège des cardinaux rechercherait un pape plus jeune et en fonction de manière plus définitive. Il avait 77 ans, on ne s'attendait pas à ce qu'il vive encore longtemps, et sa vie toute entière s'était déroulée si benoîtement que personne ne se doutait du feu d'artifice d'idées qui explosait secrètement dans sa tête. Et cependant, sa mandature papale révolutionna le catholicisme de fond en comble et catapulta sa fonction au rang de rôle universellement reconnu sur la scène mondiale. Peu après avoir été intronisé, il réunit le premier concile oecuménique depuis une centaine d'années. Il tendait officiellement la main aux non catholiques et rencontra les chefs religieux des autres grandes obédiences. Ses recommandations lors de la crise

cubaine engendrèrent la reconnaissance même de la part du monde soviétique, et sa grande encyclique « Pacem in terris » (Paix sur la terre) reçut un accueil favorable dans le monde entier. À sa mort, il était devenu l'un des hommes les plus aimés sur terre. Tout de suite après le pontificat de Jean XXIII arriva un nouveau pape qui choisit le nom de Paul VI. Grand voyageur international même avant d'accéder à cette fonction, le pape Paul entreprit une série de voyages sans précédent dans l'histoire. Il se rendit au Moyen Orient, en Inde. Peu après, il visita l'Asie puis vint à New York pour faire une allocution aux Nations Unies. Ensuite il se rendit au Portugal, en Turquie, en Colombie, en Suisse, en Afrique du Sud, en Iran, au Pakistan et dans le Pacifique. C'est sans surprise qu'on lui donna le surnom de « pape pèlerin ». Les insignes jaunes et blancs de la papauté devinrent familiers dans les aéroports, les stades et les églises du monde entier. L'oecuménisme avait commencé à bien trouver sa place, et le monde commençait à se sentir interpellé par ces hommes en blanc si doux dont les bénédictions tenaient les foules en extase, ces hommes qu'on appelait « Vicaires du Christ » et qui prônaient la fraternité entre les hommes et la paix dans le monde. Par la suite, deux autres papes trouvèrent la mort à quelques semaines d'intervalle, fait divers qui braqua de nouveau les projecteurs sur la papauté. Un nouveau pape fut choisi, un polonais dynamique et charismatique qui prit le nom de Jean-Paul II. Le choix des noms n'est pas anodin : il allierait le charme de Jean XXIII à l'esprit voyageur de Paul VI. La papauté allait prendre son essor vers la sphère des fonctions dirigeantes mondiales. Les USA allaient même envoyer un ambassadeur au Vatican.

Tout ceci se passa en à peine vingt ans. Pendant ce temps, un autre phénomène religieux eut lieu. Il balaya l'Amérique toute entière avec une telle force que sa puissance eut un impact mesurable sur les élections présidentielles elles-mêmes. Il s'agit de la montée du nouveau droit religieux; pour des millions de personnes il semblait apporter la solution aux problèmes du pays.

Lorsque l'on considère l'Amérique de nos jours, un certain nombre de problèmes sérieux apparaissent : déclin général dans le domaine social, manque de respect pour l'ordre établi, changement de moralité avec pour conséquence toutes ces maladies sexuellement transmissibles qui menacent même les plus jeunes et les innocents. Par-dessus tous ces sinistres dangers d'ordre général, la menace nucléaire, une économie mondiale vacillante et des actes de terrorisme. Il est évident que quelque chose va très mal.

En même temps, une autre évidence apparaît. Si les gens vivaient d'après les principes bibliques fondamentaux, la plupart de ces problèmes seraient en partie solutionnés. Beaucoup disparaîtraient du jour au lendemain.

Il n'est pas surprenant qu'un nombre de plus en plus grand de gens en concluent que la solution aux problèmes mondiaux doit être d'ordre religieux. À partir de ce concept, une nouvelle force politico-religieuse a vu le jour, bien déterminée à restaurer les principes moraux dans la vie américaine. C'est ce qu'on appelle le nouveau droit religieux et il a une influence très importante sur les élections présidentielles. Ses projets pour l'avenir sont paraît-il ambitieux.

Panaï les adventistes perspicaces, tout ceci fait naître des inquiétudes, et pas des moindres, parce que s'il y a bien quelque chose que la prophétie annonce, c'est que l'alliance entre le politique et le religieux donne un mélange explosif. Alors arrêtons-nous et analysons ce qui se passe. Le droit religieux présente toute une série d'idées qui, en elles-mêmes, sont difficilement discutables. Réfléchissez-y et tâchez de découvrir quel objectif ne correspond pas à ce que vous pensez. Cette année, plus de 86 millions de délits en tous genres seront commis. Près de 28% de foyers seront touchés par la criminalité. À une époque, Le Federal Communication Act de 1934 interdisait l'usage d'un langage incorrect sur les ondes, et il fallait aller au théâtre pour entendre des propos vulgaires ou regarder un spectacle de moralité douteuse. Maintenant, ceux-ci peuvent être vus et entendus à la TV et nos enfants peuvent être entraînés dans des spectacles de bas étage sans même avoir besoin de sortir de la maison.

Y a-t-il un seul article du droit religieux manifestement inacceptable ? Même sans tenir compte des conseils de la prophétie, on pourrait admettre pratiquement chacun d'entre eux comme solution nécessaire aux problèmes qui nous menacent tous.

Et ceci illustre un point bien spécifique. À la fin des temps, un grand nombre des plus graves dangers pour nous pourront ne pas nous apparaître comme de véritables défis aux atteintes à la liberté mais simplement comme de justes tentatives de faire face aux problèmes de tous les jours. Sans l'éclairage de la prophétie ils pourraient devenir difficiles à discerner. Je vais vous en donner un exemple simple.

Ces dernières années, l'inflation a suivi un cycle facilement prévisible et reconnaissable. En 1966, elle a commencé à augmenter, avec un maximum atteint vers 1971 à environ 6%. Puis elle a diminué et a repris sa progression encore plus forte en 1975 s'envolant cette fois à 18%, une inflation à deux chiffres représentant une chose toute nouvelle pour les américains. La vague a repris vers 1988, atteignant 14%. De nos jours, le cycle s'est assez souvent répété pour que l'on puisse prévoir sa reprise sur un graphique et on s'aperçoit que chaque nouvelle vague

atteint un maximum plus fort à chaque fois, ce qui nous donne à réfléchir sur ce qui va se passer dans l'avenir.

Certains analystes en ont conclu que nous allons subir une inflation encore plus destructrice que ce que nous ayons constaté jusqu'à présent. Ils ont peut-être raison ou peut-être tort, mais nous avons suffisamment d'éléments pour avoir des craintes justifiées : la dette fédérale massive, une possible banqueroute du système bancaire, et même une possible rupture de l'approvisionnement en pétrole pour la planète. Si le pire des cas se présente et que l'inflation atteint des sommets insupportables, tôt ou tard les gouvernements seront contraints d'intervenir et prendre des mesures d'urgence telles que le contrôle des salaires et des prix. Mais même une intervention à ce niveau pourrait ne pas suffire pour endiguer les pics inflationnistes si la monnaie est en libre circulation, car les forces du marché ont une certaine manière de participer à la montée de l'inflation en dépit des efforts des gouvernements. Pour pouvoir réellement prendre en mains la situation pendant une crise, il faudrait exercer le contrôle sur presque tous les domaines économiques. Et avec la technologie d'aujourd'hui, il existe une manière terriblement tentante de le faire : retirer les liquidités de la circulation et exiger de tous de n'utiliser que les moyens de paiement virtuels, aussi bien pour acheter des marchandises par transferts de fonds que pour effectuer des transactions quelles qu'elles soient, et utiliser le système informatique fédéral pour vérifier que les prix ne sont pas trop élevés.

En réalité, ceci est vraiment simple à faire. L'enregistrement des données personnelles est pratiquement terminé en Amérique grâce au système pour la sécurité des personnes. Doublé par un système de cartes de crédit incroyablement complexe qui arrive à indiquer où les gens se trouvent, combien ils dépensent, s'ils paient leurs factures. Et tout ceci à l'échelle planétaire : récemment je me trouvais à Leningrad dans une boutique de cadeaux. Ne voulant pas dépenser mon argent liquide, j'ai tendu ma carte Mastercard au caissier. Il l'a accepté sans sourciller, Walter Wriston, ancien directeur de Citicorp, l'a récemment formulé en ces termes : « Que cela nous plaise ou non, l'humanité dispose maintenant, en ce qui concerne les communications et les transactions commerciales, d'un marché virtuel planétaire complètement intégré, capable de déplacer des sommes d'argent ou des idées d'un bout à l'autre du globe en quelques minutes à peine. » [2]

Ainsi donc, le passage à la monnaie électronique ne représenterait pas un gros problème; le système nécessaire à sa mise en place existe déjà. Imaginons alors les USA en temps de crise devant la nécessité d'un contrôle de l'inflation par le biais de celui des dépenses et des achats. La solution apparaîtrait aussi clairement qu'un lever de soleil en plein été : retirer les liquidités du marché et imposer à tous d'utiliser les moyens de

paiements virtuels par cartes codées grâce auxquelles les achats pourraient être régulés pour se conformer aux exigences fédérales sur les prix.

Notez bien ici quelque chose d'intéressant. Chaque étape de ce processus est parfaitement logique. Inflation, nécessité d'une réponse gouvernementale, système disponible déjà utilisé et accepté par les américains. Un sacrifice personnel relativement peu exigeant pour le bénéfice du sauvetage de l'économie nationale. Chacune des étapes semble logiquement engendrer la suivante, non pas comme une atteinte à la liberté des personnes mais comme un effort louable et honnête de la part du gouvernement pour préserver une vie correcte à ses citoyens. Ce processus est même si logique que pour la plupart des gens il s'imposerait comme une nécessité pure et simple. Seul un étudiant attentif de la prophétie pourra y distinguer, sous l'écran de fumée de la politique et des raisonnements, sous le masque des informations des journaux du soir et des élucubrations savantes des éditorialistes, la réalisation secrète de la prophétie des temps anciens : « Elle fait qu'on impose à tous, petits et grands, riches et pauvres, hommes libres et esclaves, une marque sur la main droite ou sur le front, et que personne ne puisse acheter ni vendre sans avoir la marque, le nom de la bête ou le chiffre de son nom. »

Imaginons maintenant cette sorte de puissance gouvernementale s'exerçant en période de crise, et des gens convaincus pour la plupart que le seul espoir pour sauver la nation est qu'elle revienne à Dieu. Imaginons encore que ceci se passe au moment où le paiement électronique a rendu caduques les liquidités, et où il faut s'inscrire pour pouvoir disposer d'une carte de crédit, seul moyen de paiement restant. Mettons tout ceci ensemble, et nous voici en présence du scénario adventiste classique de la fin des temps, servi tout chaud sur un magnifique plateau, doublé d'un système de communication disponible en chaque point du globe, et voilà la mise en scène et le décor parfaits pour les derniers événements de l'histoire. Cela nous donne peut-être un aperçu de ce qu'Ellen White a vu lorsqu'elle a averti qu'un temps viendrait où les gens déposeraient leur argent sur les marches des églises en priant pour qu'il puisse servir à quelque chose, s'apercevant ensuite qu'il n'a plus aucune valeur.

Peut-être y a-t-il là aussi une explication de ce qu'elle voulait dire en affirmant que chaque dollar donné pour la cause de Dieu maintenant en vaudrait dix plus tard.

Peut-être enfin pouvons-nous un peu mieux comprendre le caractère urgent qui lui a fait rédiger ces paroles angoissées : « Les mauvais anges sont constamment à l'oeuvre, concevant leurs plans d'attaque. Je vous en supplie mes frères, priez, priez comme vous ne l'avez jamais fait jusqu'à présent. Nous ne sommes pas prêts pour le

retour du Seigneur. [3] Et ceci nous conduit à la grande question qui se pose actuellement aux adventistes: sommes-nous prêts ? Tant de choses se sont passées, et si rapidement ! Une situation militaire mondiale qu'on ne peut que qualifier de critique. Des armements en tous genres dans l'espace. Des changements majeurs au niveau du monde religieux. L'existence d'un système qui permettrait d'imposer un interdit économique à ceux qui ne possèdent pas « la marque de la bête ». Tout concorde. Tout coïncide entre la prophétie et ce qui se passe aujourd'hui. Deux clés qui ouvrent la même porte. Tout fait penser à ce qui est annoncé juste avant le retour de Jésus.

Tout coïncide sauf une chose. Un point manque sur le graphisme. « Et cette bonne nouvelle du royaume sera prêchée dans le monde entier pour servir de témoignage à toutes les nations. Alors viendra la fin. » (Matt. 24:14) Cette condition finale et absolument nécessaire avant le retour de Jésus n'est pas encore vérifiée. Et lorsqu'elle le sera, tous les éléments du décor seront en place. Alors il reviendra et la guerre sera finie, et nous pourrons nous rendre chez nous.

Et c'est là que réside l'ironie. L'histoire est prête. Les éléments sont tous en place. Le Ciel est prêt attendant avec impatience de pouvoir déverser la puissance du Saint-Esprit. Même les non croyants sont prêts, si impatients qu'ils finissent par se tourner vers des fictions comme « Star War » ou « E.T ». Pour avoir enfin une idée de ce qui peut se passer ailleurs. Mais le peuple de Dieu doit être prêt aussi. Et ceci fait surgir la meilleure des nouvelles. Tout ce dont il a besoin pour l'être peut se réaliser en moins de trois ans.

Nous savons ceci parce que cela s'est déjà produit une fois dans l'histoire des adventistes. Nous étions pratiquement prêts pour le retour du Christ.

Toute l'histoire a commencé en 1856.

Notes :

1. Lewis Walton, Oméga, (Washington, D.C., Review and Herald Publishing Assn, 1981)
2. Cité par Michael A. Snyder dans Plain Truth (La vérité pure et simple), Février/mars 1985, p. 21
3. Ellen G. White, Lettre 201, 1899

4. Lorsque Jésus a été sur le point de revenir

C'était pendant l'automne 1856. Dans le paysage de l'histoire, le vent soufflait fort. Un vent de tempête annonciateur d'un orage à venir. Dans la jeune Amérique, personne ne semblait faire preuve de maîtrise : des sentiments de colère bouillonnaient dans tout le pays, accompagnés de menaces à peine voilées de guerre civile imminente, et de temps à autre ses prémices éclataient comme des éclairs de chaleur à l'horizon, zébrant prophétiquement le ciel d'endroits appelés Charleston ou Gettysburg. Ces lieux allaient bientôt devenir les autels sur lesquels les américains allaient sacrifier 500,000 de leurs fils.

L'économie également montrait des signes inquiétants. Dans quelques mois seulement la fameuse panique de 1857 allait avoir lieu. Un écrivain nota : « Au plus fort de sa prospérité et de son orgueil, la nation s'est un jour réveillée en constatant que toute cette gloire n'était qu'une illusion. Alors que la spéculation battait son plein et que tous les hommes étaient atteints d'une fièvre du gain immodérée, un crack financier sans précédent eut lieu. » [1]

D'autres problèmes pointaient à l'horizon de l'histoire, certains à peine discernables. À cette époque Charles Darwin mettait la dernière main à la publication de ses théories sur l'évolution. Les lecteurs américains du New York Tribune pouvaient régulièrement lire des articles écrits par un communiste du nom de Karl Marx. Et à New York, Richard Gatling travaillait d'arrache-pied à une invention que le diable lui-même aurait pu concevoir : une arme à six canons rotatifs qui pouvait tirer aussi vite qu'on pouvait tourner la manivelle. C'était l'ancêtre de la mitrailleuse, la première de toute une série d'armes nouvelles qui allaient permettre des massacres d'une efficacité redoutable. Dans les années suivantes, elle allait donner bien du travail aux fossoyeurs.

Ainsi donc, l'automne 1856 fut une époque agitée, semée d'événements qui allaient avoir des conséquences lointaines dans l'avenir, comme si l'histoire se trouvait à l'aube d'une ère nouvelle. Et de fait, c'était bien le cas, chose qu'il était impossible même d'imaginer pour la plupart des gens. Pendant l'automne de cette année-là, un événement eut lieu qui fut à deux doigts d'ouvrir la porte à Jésus.

Tout commença avec un éditorial de la Review and Herald.

Le 9 octobre 1856, James White écrivit un bref article à la dernière page de la Review; celui-ci surprit la plupart des lecteurs. Jusqu'alors, les

adventistes sabbatistes s'étaient estimés satisfaits de se voir représentés dans le livre de l'Apocalypse par l'église de Philadelphie (Apo. 3:8-11). Cette église de l'amour des frères à laquelle Dieu n'avait rien à reprocher. Mais White les secoua par toute une série de questions leur suggérant que le message à l'église de Laodicée pouvait bien s'appliquer à eux. Accomplissaient-ils si bien que cela le travail confié par Dieu ? Étaient-ils vraiment bien représentatifs de l'église de Philadelphie comme la plupart d'entre eux le pensaient ? Ou bien y avait-il cette terrible possibilité qu'ils appartiennent à l'église de Laodicée, prétentieuse, fière de ses oeuvres mais manquant d'une véritable piété ?

Ses questions étaient pour le moins révolutionnaires. Les racines de l'adventisme étaient encore peu assurées. Douze ans seulement s'étaient écoulés depuis l'automne 1844 et l'expérience en était encore brûlante dans les mémoires au souvenir de ce moment formidable où des milliers de personnes pensaient que le retour de Jésus était imminent et qu'un véritable réveil balayait le pays. Au cours des douze années qui venaient de s'écouler. Ceux qui étaient restés fidèles à la suite de la grande déception avaient attentivement étudié la Parole de Dieu. Ce faisant, ils avaient étudié minutieusement les plus grandes vérités bibliques: le Sabbat, le Jugement, le véritable état des morts. Et même amorcé leur compréhension du message de santé. En même temps, ils avaient commencé à découvrir dans Hébreux l'importance du service du Sanctuaire grâce auquel certaines des questions jusque-là non résolues trouveraient une réponse. Pendant des siècles, les théologiens s'étaient sans succès attelés à répondre à une question sur la foi chrétienne : comment concilier l'apparente contradiction entre l'assurance du salut et la possibilité de perdre ce même salut ? Les esprits les plus brillants du monde chrétien avaient cherché à répondre, certains apportant des réponses aussi étranges que le purgatoire, la prédestination ou même « une fois sauvé, sauvé pour toujours ». Aucune de ces réponses ne leur avait semblé sensée, et là, au milieu des années 50, les adventistes mettaient la touche finale à une explication qui conciliait les deux points. On allait l'appeler le « jugement investigatif », et pour la première fois depuis des siècles, celui-ci donnerait au plan du salut un véritable statut légal.

Voilà un sujet dont il y avait de quoi être fier. Et, ainsi que James allait le mettre en évidence, ce pouvait bien n'être qu'une partie du problème.

Lorsque l'on considère l'adventisme du milieu des années 1850, plusieurs signes montrent que tout n'allait pas pour le mieux. Une douzaine d'années s'étaient écoulées au cours desquelles les fidèles avaient mis en évidence quelques-unes des plus profondes vérités sans réponse depuis des siècles. Cependant, de manière ironique, ils étaient

plus éloignés du ciel qu'ils ne l'avaient été en 1844. « Je fus transportée vers les années 1843 et 1844. Il régnait alors un climat de consécration réel, ce qui n'est pas le cas en ce moment. » s'exclamait Ellen White en 1856. « Que se passe-t-il donc au sein du peuple qui se dit choisi de Dieu ? » [2] Elle avait déjà déclaré des choses semblables auparavant. En 1852, elle regrettait qu'« un grand nombre de ceux qui souhaitent le rapide retour de Jésus commencent à se conformer à ce monde », et en 1854, elle reprit en disant que « la stupidité, comme la léthargie, semblent avoir saisi les esprits de la plupart de ceux qui déclarent détenir le dernier message. » [3]

Une mauvaise tendance se développait au sein du mouvement. Après douze années de formidables découvertes, le peuple de Dieu ne progressait pas comme il aurait dû au niveau spirituel. Quelque chose allait mal. L'une des raisons en était que le conseil des éditeurs de la Review avait omis de faire référence à l'esprit de prophétie dans les pages de la revue, prétextant qu'ainsi le journal était plus acceptable en tant qu'outil d'évangélisation. La conséquence est que moins de gens entendaient la voix de la prophétesse et un moins grand nombre de visions furent données à Ellen White.

Fin 1855, la Conférence Générale prit des mesures pour que soit rectifiée cette position, et en 1856, James White semblait déterminé à affronter la crise de front.

« En tant que peuple, nous professons notre croyance dans le retour imminent de Jésus. Et pourtant, des croyants s'empressent de vaquer à leurs affaires habituelles, dispersant leur énergie à la poursuite des affaires du monde comme si, en fait, Jésus n'allait pas revenir, comme si la colère de Dieu n'allait pas s'abattre sur les errants, comme si le tribunal du jugement où chaque acte recevra sa récompense n'existait pas. Nous frissonnons, nous tremblons à la vue de la condition actuelle du peuple de Dieu. » [4]

« Notre position sur la vérité biblique est clairement établie dans les Écritures et facilement défendable. La vérité présente est si bien en phase avec l'accomplissement actuel de la prophétie que les gens qui lisent et entendent notre position y voient et ressentent profondément la force de la vérité. Mais où est donc l'Église consacrée sur laquelle Dieu peut déverser l'Esprit Saint et qu'il peut transformer en un instrument brûlant du désir de délivrer la lumière au monde... Elle n'existe pas, elle est introuvable. » [4] dit-il avec tristesse. Il se plaint de voir « les ouvriers de l'oeuvre affairés à la lueur des lampes la nuit très tard, tirant des exemplaires de publications qui restent empilés dans l'atelier » [4] et qui ne sont que partiellement distribués. On voit que dans les années 1858, les fidèles tombaient dans un piège qui allait maintes fois se refermer sur eux durant les dizaines

d'années à venir. Le peuple de Dieu, en pleine connaissance du message le plus puissant que l'on puisse imaginer, vivait comme si le retour du Christ n'était qu'une illusion. Ils échouaient dans la tâche assignée et n'annonçaient pas le message adventiste. « Ô Laodicéens ! » s'écria James White en montrant l'excellence de son don de prédicateur, « notre bouche est grande ouverte contre vous. Ne vous méprenez pas sur la véritable condition qui est la vôtre ! » [5]

C'était une pilule dure à avaler, mais cela fonctionna. La ferveur de cet appel résonna quelque part au sein de cette jeune Église. Les courriers affluèrent à Battle Creek, provenant de gens qui semblaient n'avoir attendu que ça. L'Église était là au bord du plus terrible événement de l'histoire humaine, professant détenir le message de l'heure du jugement et agissant pourtant comme si le jugement n'était pas imminent; et soudain la réalité se fit jour, comme lorsque le soleil se lève sur une scène et en révèle les dangers, et les gens commencèrent à se réveiller. Il n'y avait pas de quoi être fiers, pas tant que les derniers messages destinés à la terre restaient empilés à Battle Creek sans être distribués par ceux qui prétendaient détenir le message de Dieu. L'adventisme n'était pas une vérité abstraite à déguster dans un salon aux étagères remplies de livres, détaché du monde. L'adventisme, c'était le monde, c'était l'histoire et la prophétie ensemble mêlées en un drame en train de se dérouler, où il était question de vie et de mort et où le destin de nombreuses âmes dépendait des fidèles qui faisaient ou non le travail que Dieu leur avait imparti. La prophétie de la fin de l'histoire était en train de se réaliser, et à ce moment, l'humanité, d'après les adventistes, allait se retrouver face à une grave crise. Dans peu de temps, il y aurait un temps de trouble tel qu'il est difficile d'imaginer. Le seul espoir pour en sortir était la venue de Jésus, rien n'était plus important que de délivrer ce message.

D'une certaine manière, les gens en 1856 le voyaient bien. Les lettres arrivaient par douzaines, vingtaines et milliers. De Lorraine, New York, un homme écrivit : « Je suis reconnaissant envers le Seigneur pour les frères qui ont travaillé avec lui et nous ont fait connaître notre tiédeur. » [6] Il écrivait qu'il avait été prompt à critiquer les autres et qu'il prenait le message à Laodicée pour lui-même.

Un homme dans l'Ohio qui avait en public critiqué James White écrivit une lettre ouverte dans la Review par laquelle il confessait : « Je reconnais que l'orgueil et l'égoïsme ont entaché tout ce que j'ai fait... J'espère sincèrement que le frère me pardonnera. » [7] Il ajouta un rapport intéressant décrivant le réveil qui avait fait suite au message sur Laodicée dans les églises du Middle West. Près de 350 lettres semblables affluèrent dans les bureaux de la Review à une époque où les fidèles n'étaient que 2,000. Autrement dit, 20% des membres d'église réagirent, et d'une seule voix, ils furent d'accord sur le fait que le temps était venu

pour le réveil. En considérant que chacune de ces lettres représentait au moins un foyer, on peut en conclure qu'une grande partie de l'Église était prête à se lancer dans une nouvelle ère d'engagement. Un réveil tel qu'on n'en avait pas connu depuis 1844 submergea l'adventisme. On peut se l'imaginer en constatant que de nombreux pasteurs eux-mêmes se sentirent poussés à faire des confessions publiques sincères.

H. E. Cornell, pasteur influent, écrivit : « J'ai été amené à considérer avec grande humilité les torts que j'ai eus dans ma vie passée. Je n'ai pas été un bon exemple. Je demande le pardon et les prières de tous ceux auxquels j'ai causé du tort d'une façon ou d'une autre. Je veux faire désormais le travail qu'il faut et partir vers le ciel avec les fidèles du reste. » [8] Un autre pasteur, A.S. Hutchins dit : « J'ai confessé, et confesse encore humblement aujourd'hui, mon énorme manque de patience et mon besoin de soumission... Ma prière est que le Seigneur ait pitié de moi et me pardonne. » [9] Avec une puissance incroyable, le réveil balaya l'adventisme, se traduisant par des confessions publiques, le renoncement personnel et la réconciliation entre les fidèles. Peut-être peut-on résumer le mieux l'atmosphère de l'époque par cette citation de James White en 1857 : « L'Esprit du Seigneur descendit sur nous ce sabbat après-midi, et le Seigneur plaida avec son peuple pour ainsi dire face à face. » [10] Puis un autre événement eut lieu en dehors du monde adventiste parmi les laïcs, montrant à quel point ce qui se passe au sein de l'Église peut affecter l'histoire plus que nous le pensons. En 1857, un réveil massif se manifesta dans l'Amérique toute entière avec une telle puissance que les éditeurs de journaux firent paraître des éditions spéciales pour en publier la progression. Les historiens sont bien en peine de l'expliquer, il semblait n'être venu de nulle part, naissant spontanément chez les laïcs, par exemple sur les places commerciales des districts de New York. « Au cours du grand réveil de 1856-1857, la prédication semble avoir tenu une place tout à fait mineure », écrivit un historien. Il expliqua que « ce réveil devait sa puissance au témoignage personnel d'hommes et de femmes dont les coeurs avaient été touchés par Dieu. » [11]

Un jour, Ellen White décrivit une scène dans laquelle « des serviteurs de Dieu, le visage illuminé d'une puissance, se hâtaient de place en place pour proclamer la vérité. [12] Apparemment, en 1857, le monde était pratiquement prêt pour un tel événement car l'intérêt pour les choses de la religion naissait spontanément un peu partout. À New York, un homme d'affaires, Jérémie Lanphier fut à l'origine de réunions de prières chaque jour au moment du déjeuner; l'idée se répandit rapidement à Philadelphie, Boston et d'autres villes « jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un seul endroit important aux USA sans ce genre de rencontres » [13]. Il s'agissait en fait d'un phénomène global qui toucha une grande partie du monde anglophone. On lui donna le nom de « Le Réveil d'un million. »

[14] À une époque, ces faits éclipsèrent presque toutes les autres nouvelles. « La politique, les faits divers, les crimes et autres centres d'intérêt du monde passaient bien après les informations sur ce réveil. » [15] Les reporters suivaient les événements, informaient consciencieusement leurs journaux par télégraphe des récents faits accompagnant cette ferveur religieuse. Des journaux aussi connus que le New York Herald sortaient des éditions spéciales dans le simple but de tenir les gens au courant de sa progression. « Une époque telle que celle-ci ne s'est pas vue depuis le temps des apôtres. Des réveils ont lieu dans le pays tout entier, balayant tout sur leur passage comme au jour de la Pentecôte, faisant monter les larmes aux yeux de milliers de fervents s'inquiétant de ce qu'il fallait faire pour être sauvé. Pas un village, pas une ville où l'on ne trouve cette puissance divine particulière ! » [16] Il y a dans cette citation une compréhension formidable de ce qui se passait. D'une manière qu'il ne pouvait imaginer qu'en partie, le rédacteur avait décrit là quelque chose de tout à fait réel. Au-delà du voile qui séparait les choses visibles des choses invisibles, des agents puissants étaient à l'oeuvre, se hâtant entre le ciel et la terre, allant en tous lieux pour préparer la voie au peuple de Dieu. Nous savons cela grâce à un passage du volume 1 de Témoignages pour l'Église. Ellen White dit qu'en réponse au réveil de l'Église, le ciel tout entier se mit en action. Elle décrivit ce qu'elle avait vu : des anges « allant dans toutes les directions, travaillant activement pour préparer les coeurs à entendre la vérité. » [17] Avant ce puissant déversement de grâce, des réunions de prières avaient été initiées dans des endroits inattendus. Des villes sans tendances religieuses particulières étaient touchées par le réveil. Des laïcs distribuaient des tracts, rendaient des témoignages personnels et tenaient des assemblées quotidiennes. Tout ceci se passait en dehors du monde adventiste, dans l'Amérique profane, dans les centres d'affaires de New York et les bureaux de Philadelphie, et dans des milliers de villes et de hameaux du pays tout entier. Cela survenait partout avec une telle intensité que les journaux en faisaient des articles passionnés.

Tout ceci n'était pas accidentel. Le Ciel mettait en place le décor de l'histoire pour l'accomplissement rapide du message du troisième ange. Et tout ceci était le résultat d'un réveil et d'une réforme au sein de l'Église !

Puis d'un seul coup, tragiquement, ce réveil tourna court. Malgré une période historique favorable, une économie en chute qui ouvrait l'esprit des gens à autre chose qu'une vie matérialiste, les anges se rendant partout pour préparer la voie, une nation au bord de la guerre civile générale, malgré toutes choses prêtes, mis à part l'Église, le réveil adventiste s'étiola comme une fleur se fane. L'amère ironie est que pendant un moment, les croyants s'étaient vraiment attendus à ce que leur éphémère changement d'état d'esprit hâterait le retour de Jésus.

« Presque tout le monde croyait que ce message se terminerait par le grand cri du troisième ange. » écrivit Ellen White en 1859. [17] Et pourtant, entre le rêve et la réalité, quelque chose fut raté. On était assez proche du retour de Jésus pour sentir sa présence, et malgré tout, l'occasion fila entre les doigts.

Si proche et pourtant si lointain. Devant eux une porte était toute grande ouverte et ils ne pouvaient la manquer, un scénario de fin des temps classique se déroulait et les anges préparaient le chemin. La victoire était à portée de main, précédée d'événements si forts que même les éditeurs profanes pouvaient s'en rendre compte; et le peuple de Dieu faillit à sa tâche. À des années de cette époque, aujourd'hui, nous nous posons cette question : mais qu'est-ce qui n'a pas fonctionné ? Pourrions-nous commettre la même erreur ?

À la page 187 du volume 1 des Témoignages, Ellen White explique très clairement ce qui s'est passé. « Beaucoup avaient été poussés par leur seule émotion et non par leurs principes et leur foi, et ce message solennel les avait touchés. Il avait agi sur leurs sentiments et éveillé leurs craintes, mais il n'a pas eu l'effet que Dieu en attendait. Ces personnes n'avaient pas purifié leurs coeurs de l'orgueil, de l'égoïsme et des vaines passions » et elle poursuit en termes qui font froid dans le dos et explique ce qui advient aux gens qui résistent aux efforts de sanctification venus du ciel : on dit aux anges : « Ne vous occupez pas de ceux-là, ils sont accrochés à leurs idoles. » Pendant un temps, le message à Laodicée eut une influence considérable sur l'Église, gommant les différences, réconciliant les fidèles entre eux, poussant à des confessions sincères. Au plus fort de cette réforme, presque tous croyaient qu'elle permettrait le retour de Jésus. Mais cette expérience n'était que superficielle. Ils ne laissèrent pas au message le temps de faire son effet, d'influencer leurs vies en profondeur afin qu'ils puissent donner complètement leurs coeurs et faire face au défi unimaginable qui était devant eux en cette fin des temps. En résumé, les adventistes avaient failli à la seule chose qui pouvait leur permettre de mener leur mission à son terme : ils n'avaient pas mis en application l'adventisme sous tous ses aspects sans exception. Il y a là une ironie amère car au milieu des années 1850 ; l'adventisme apportait au monde chrétien une des réponses les mieux centrées sur la Croix. Pendant des siècles, les chrétiens avaient considéré le Calvaire comme la délivrance de la culpabilité. Trois cents ans s'étaient écoulés depuis que Luther avait initié la Réforme par cette formidable doctrine de la justification par la foi, et de nombreuses dénominations se fondaient depuis sur cette vérité essentielle : la seule chance de salut pour l'homme repose sur le pardon gratuit de Dieu. Mais il manquait encore quelque chose. Trop souvent les croyants agissaient comme si la doctrine chrétienne commençait et se terminait par la seule justification, ce qui leur donnait un outil bien pratique pour se libérer du sentiment de

culpabilité personnelle, sans effet remarquable sur le monde dans lequel ils vivaient. Un croyant en affrontait un autre sur les champs de bataille en Europe, chaque camp invoquant la bénédiction de Dieu sur le carnage qui allait suivre. Trop souvent, les chrétiens n'avaient pas une réputation d'honnêteté particulière, ni de moralité irréprochable, ni de tempérance. En fait, les musulmans avaient fait leurs ces critères de conduite prônés par le monde chrétien, et le peuple chinois souffrait cruellement du trafic d'opium que les nations dites chrétiennes leur imposaient.

Quelque chose ne fonctionnait pas correctement, et les adventistes avaient avancé une solution. La puissance de la Croix ne s'arrêtait pas au pardon, disaient-ils, et le salut portait en soi une puissance illimitée capable de transformer les vies selon les critères longtemps ignorés qu'on appelle la Loi de Dieu. Pendant des siècles, les chrétiens avaient utilisé le mot amour sans se préoccuper de l'appliquer dans la vie de tous les jours. L'adventisme offrait une définition concrète à l'amour : dix simples règles de vie qui disaient si oui ou non l'amour se traduisait en actes. Grâce à ce miroir le chrétien n'avait plus d'excuses pour une vie à deux vitesses pleine de médiocrité.

« L'amour de Jésus remplira le coeur d'humilité et d'obéissance à tous ses commandements », dit un jour Ellen White. « L'amour de Jésus qui va plus loin que les lèvres sauvera toute âme, ne nous trompons pas là-dessus. » [18] Même si ses paroles pouvaient paraître dures, elles ne l'étaient pas plus que celles de Jean : « Celui, qui dit : je l'ai connu, et qui ne garde pas ses commandements, est un menteur et la vérité n'est point en lui. » (1 Jean 2:4) Lorsqu'on y réfléchit bien, la chrétienté ne pouvait vraiment pas fonctionner autrement. La meilleure façon possible de démontrer son amour pour Dieu est d'agir envers lui comme il le demande, et cela inclut de lui rendre un culte le jour qu'il a lui-même indiqué. Il n'existe pas de meilleure manière d'aimer son prochain que de pratiquer les six derniers commandements du Décalogue, tout simplement. Ainsi, en mettant de nouveau l'accent sur la loi, les adventistes avaient redécouvert une vérité vitale absolument essentielle avant que le Christ puisse revenir : ils avaient un fondement théologique pour démontrer ce à quoi ressemblerait le peuple de Dieu à la fin des temps : « C'est ici la persévérance des saints qui gardent les commandements de Dieu et la foi de Jésus. » (Apo. 14:12) Mais tout ceci n'était que des mots tant que les actes ne suivaient pas pour une génération du peuple de Dieu. Pressentant qu'ils s'éloignaient de cet idéal, James White avait mis les fidèles au défi par son message sur l'église de Laodicée, ce qui, pendant un temps, eut l'effet escompté.

« Comme un électrochoc, le message de Laodicée parcourut les rangs », écrivit l'historien Arthur W. Spaulding. « Il redonna vigueur à la doctrine du Sanctuaire, on se tourna de nouveau vers la véritable source

de paix et de puissance : le Christ... Si on l'avait largement accepté, il aurait rapidement permis au message de l'Évangile de s'accomplir dans toute sa gloire. » « Mais le travail réalisé ne fut pas suffisant. Dans l'ensemble, les gens se contentèrent de demi-mesures. Ils se contentèrent d'une petite victoire. C'est ainsi qu'ils manquèrent le but. [19]

C'était une erreur qu'ils n'auraient pas dû commettre, pas en 1857. Car cette même année, ils mettaient la touche finale à une vérité théologique qui révélait avec clarté pourquoi la dernière génération terrestre devait adopter des normes de foi et de conduite élevées. La clé se trouvait dans la vérité qu'ils commençaient à comprendre dans tout son sens : celle du Sanctuaire céleste.

Pendant des siècles, les théologiens s'étaient opposés à propos d'une apparente contradiction concernant la foi chrétienne. D'une part le croyant était assuré d'un complet salut par la foi. Le verset 12 de 1 Jean 5, « Celui qui a le Fils a la vie », met le futur dans le présent. Le salut possède une telle puissance qu'en sa présence le temps lui-même se déforme. Par la foi, on peut avoir l'assurance que la vie éternelle commence maintenant.

Et d'autre part, Jésus dit très clairement que le croyant ne possède pas le salut pour toujours. « Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur ! Seigneur ! Qui entreront dans le royaume des cieux, mais celui-là seul qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux. » (Matt. 7:21) C'est là que se trouve cette contradiction : comment allier « pleine assurance » avec « libre volonté personnelle », par lesquelles on peut, dans un premier temps, avoir l'assurance du salut, puis choisir ensuite de le refuser ? Pendant des siècles, les chrétiens ont essayé de résoudre cette énigme. Calvin a tenté de traiter le problème à sa source : se libérer du libre-arbitre en prônant la prédestination. Les théologiens catholiques ont eu une approche différente : donner l'assurance d'une seconde chance par le purgatoire. D'autres encore ont essayé d'expliquer en disant qu'au moment de la conversion, on perdait sa volonté propre, si bien qu'il devenait impossible de changer d'avis et perdre le salut par la suite. Ils ont ainsi conduit à la doctrine de « Une fois sauvé, sauvé pour toujours ». Aucune de ces solutions n'avait de sens ni ne pouvait se vérifier dans les Écritures.

En 1857, l'adventisme formulait un système théologique qui apportait un éclairage sur ce dilemme, et développait un modèle conciliant pleine assurance et libre-arbitre personnel. La clé résidait dans le service du sanctuaire. Le concept qu'ils présentaient avait, de manière frappante, de nombreuses similitudes avec le système en vigueur dans les cours de justice : celles-ci accordent à chaque citoyen l'assurance de ses droits

dans le présent, mais ces droits ne peuvent pleinement se concrétiser que dans le futur.

Laissez-moi illustrer mon propos. [20] Supposez qu'une épouse lésée se présente devant une cour de justice et prouve qu'elle est dans son bon droit pour demander le divorce. Dans la plupart des cas, la loi exige que le juge reporte sa décision finale à plus tard dans l'espoir que le mariage puisse être sauvé entre temps. Le juge est devant un problème : il a devant lui une personne qui possède un droit véritable, mais il ne peut pas encore le lui accorder. Sa solution : il dispose d'un arrêt interlocutoire provisoire. Il inscrit le nom de la personne dans les registres du tribunal. Il déclare ensuite qu'elle est en droit de demander un jugement définitif par la suite. À la fin de la période probatoire, si elle persiste dans sa requête, elle peut se représenter devant la cour et la réitérer. À partir de là, elle est assurée de son droit de manière absolue, mais peut néanmoins changer d'avis entre temps. On lui a donné l'assurance ferme de son bon droit sans la priver de son libre-arbitre.

Je reconnais qu'il est dangereux d'essayer de donner aux choses célestes et aux concepts bibliques des illustrations humaines par des exemples tirés de nos institutions du XXe siècle. Mais ici, je pense que la comparaison est correcte. Je crois vraiment que je viens de décrire le mécanisme du plan du salut. Lorsqu'un pécheur vient à Dieu au nom de Jésus, il affirme son droit inaliénable que Dieu lui-même entérine : le droit de vivre pour toujours en sa présence. Ce droit a été payé au Calvaire, Dieu a accepté de l'accorder. Dans les registres célestes de la cour de justice du ciel, son nom est inscrit parmi les rachetés; être « inscrit », en termes bibliques, c'est être porté dans le livre de vie. Mais le pécheur, même s'il s'est repenti, demeure un être libre de ses choix. Il lui est possible de refuser le salut par la suite. Ce n'est qu'à la fin du temps de probation que le décret prendra sa forme définitive, et ceci grâce aux preuves qu'il peut fournir « selon ce qu'il a fait ». (Apo. 28:13). Ainsi donc, toute personne sur terre, vivante ou morte, sauvée ou non, est certaine de passer devant le tribunal final.

Les adventistes avancèrent ceci en 1857. Ils ont créé un adjectif pour qualifier ce jugement : « investigatif » [21].

Pour la première fois depuis des siècles, cette doctrine plaçait le plan du salut dans un domaine de droit rationnel. Mais tapi dans cette explication se trouvait un problème d'une ampleur inimaginable qui se situait autour d'un événement qu'on appelle « fin du temps de probation ».

Tout au long de l'histoire de la chrétienté, on avait affirmé que le temps de probation prenait fin avec la mort. Lorsque l'on mourait, la décision finale avait été prise concernant le salut personnel; en

conséquence, plus rien ne pouvait modifier la destinée d'un être. Ainsi, associée à la plus grande tragédie humaine se trouvait l'une des plus grandes bénédictions. Car la mort donnait une dernière chance de salut. Même si « les personnes avaient péché de manière continue pendant leur vie, la grâce de Dieu pouvait encore leur parvenir à l'ultime moment de la mort. Le plus grand des pécheurs pouvait, dans un dernier sursaut de conscience, se saisir de la main de Dieu comme le bon larron au Calvaire. Alors, avant que Satan puisse inventer un nouveau sujet de tentation, il pouvait s'endormir en paix dans la sécurité de la mort, à jamais à l'abri de ses tourments.

En d'autres termes, pour de nombreuses personnes, la mort représentait une planche de salut, une voie de sortie d'urgence, grâce à laquelle elles pouvaient enfin se libérer des ultimes tentations. Il y a là une parcelle d'une profonde vérité. Tout ce que Dieu permet que ses enfants endurent, si douloureux cela soit-il, porte en soi une bénédiction plus grande. Au jardin d'Éden, le Seigneur dit à Adam et Ève qu'ils allaient mourir de manière certaine. En même temps, peut-être ne s'en sont-ils pas tout de suite aperçus, il leur a procuré un lieu de refuge dans lequel ils pourraient enfin trouver la paix face aux insistantes occasions de tentation. Sans cette béquille, la mort comme échappatoire, il est difficile d'imaginer comment Adam aurait pu ne pas devenir fou à la vue du gouffre dans lequel ses descendants allaient être précipités; exception faite du salut qui fut offert. Pour lui, la mort était un état auquel il pouvait aspirer pour se reposer à jamais à l'abri de l'emprise du péché.

Et il en a été de même pour le reste de l'humanité. Des milliards de personnes ont vécu sur terre, un grand nombre a sans doute accepté le salut. Et cependant, dans toute l'histoire, seules deux personnes ne se sont pas servies de cette béquille de la mort; elles ne sont pas passées par elle pour aller de ce monde à l'autre, enlevées par leur seule foi. Il s'agit d'Hénoc et d'Élie.

Ellen White dit que ces deux personnages représentent le type du peuple de Dieu qui sera vivant au jour du retour de Jésus. [22]

Et ceci nous ramène à l'adventisme. À l'adventisme des derniers temps. À l'échec de 1857 et au défi pour l'avenir. D'une certaine manière, à un moment donné, la béquille de la mort n'existera plus. Une génération du peuple de Dieu aura à affronter la fin du temps de probation sans elle; et ce sera tout à la fin de la chaîne génétique, lorsque la race humaine sera la plus dégénérée, la plus faible et la tentation à son maximum, où il n'y aura plus de place où se cacher, où les armes humaines menaceront en tous lieux, où régnera la confusion religieuse qui embrouillera la terre entière et où nos plus brillantes lumières auront disparu, où les anciens

frères seront devenus les pires ennemis du peuple de Dieu. Époque à laquelle survivre à cette terrible épreuve nécessitera la « foi de Jésus ».

Le temps de probation se terminera alors qu'une génération de gens sera encore en vie. « Que celui qui est injuste soit encore injuste, que celui qui est sale se salisse encore, que le juste fasse encore la justice, et que celui qui est saint soit encore consacré ! Je viens bientôt, et j'apporte avec moi ma récompense, pour rendre à chacun selon son oeuvre. (Apo. 22:11,12) Bientôt, mais pas tout de suite. Jésus met fin au temps de probation, mais il n'est pas encore revenu. Toute une génération de personnes est déclarée rachetée éternellement tout en étant encore en vie, théoriquement capable de tourner le dos à Dieu ! Comme Hénoc et Élie, ils feront face au temps de probation sans avoir la mort comme solution de dernier recours. Voilà le genre de risque que prend notre Créateur : il accorde le salut à des mortels qui affronteront les pires conditions de vie que le monde n'ait jamais rencontrées. Ils ne devront survivre que par la foi.

Mais à ce risque est associée une merveilleuse bénédiction, une ultime et claire démonstration de la puissance de la Croix. Si, par la foi de Jésus, son peuple peut être vainqueur de cela, alors le Calvaire est plus qu'un simple mécanisme qui libère du péché. Il est suffisamment puissant pour permettre aux croyants de rester fidèles, quelle que soit l'épreuve. Et l'univers peut se sentir en sécurité : le péché disparaîtra définitivement et le conflit sera terminé. À jamais. Voilà quelle était l'idée nouvelle présentée par le message adventiste à son origine. Au travers du Sanctuaire, on découvrait un nouvel idéal de vie chrétienne, et Ellen White l'exprima dans les termes les plus puissants qu'elle n'ait jamais utilisés.

« Ceux qui vivront encore sur cette terre lorsque le Christ aura cessé d'intercéder dans le Sanctuaire céleste devront se tenir devant le Dieu saint sans l'aide d'un avocat. Leurs robes devront être immaculées, leur caractère libéré du péché par le sang aspergé. Avec la grâce de Dieu et par leurs propres efforts, ils devront être vainqueurs dans leur lutte contre le mal. Tandis que le jugement investigatif sera en cours dans le ciel, tandis que les péchés de ceux qui se seront repentis seront effacés dans le sanctuaire, il devra y avoir un travail particulier de purification, d'effacement du péché, parmi le peuple de Dieu sur terre...

» Lorsque ce travail sera terminé les disciples du Christ seront prêts pour la parousie. » [23]

C'était donc cela. En 1857, le peuple de Dieu n'avait tout simplement pas terminé son travail de préparation pour pouvoir aller à la rencontre du Christ. Ils avaient fait celui du réveil et de la réforme. Ils avaient publiquement confessé leurs péchés et s'étaient repentis. Mais ils

n'avaient pas laissé à Dieu le soin de terminer l'oeuvre nécessaire pour qu'ils soient complètement prêts pour la venue de Christ. Avec tristesse, Ellen White parla de « orgueil... mode... conversations futiles... égoïsme ». Il fallait quelque chose de plus. Ils devaient persévérer dans un « travail particulier, un refus total du péché ». Il leur fallait « être vainqueurs dans leur lutte contre le mal. » [24] Ils avaient tout simplement abandonné le combat trop rapidement !

« Presque tous pensaient que ce message se terminerait par le grand cri du troisième ange », écrivit Ellen White en 1859. « Mais comme ils ne se rendirent pas compte de l'oeuvre immense accomplie en peu de temps, beaucoup ne laissèrent pas au message le temps de faire son effet. Je vis que ce message ne pouvait avoir d'influence sur un laps de temps de quelques mois seulement. » De fait, c'était tout à fait exact ! C'était un programme qui devait transformer leur vie toute entière avant que puisse être poussé « le grand cri du troisième ange ». Il fallait un certain temps, en tous cas « plus que quelques mois. » [25] Cela aurait pu se passer bien plus rapidement que beaucoup le pensaient. En 1857, comme les membres d'église commençaient à se lasser de ce réveil, ils en restèrent à environ un tiers du processus qui aurait pu amener le retour de Jésus ! En fait, tout ce qui était nécessaire à leur préparation pour cet événement aurait pu être accompli s'ils avaient persévéré deux années de plus.

Le 15 juillet 1859, seulement vingt-quatre mois après que James White eût publié son message sur Laodicée, Mme White écrivit : « Dieu a accordé un délai suffisant maintenant pour laisser au message le temps de faire son effet. [25] Il aurait pu être à terme en quelques mois, mais trois ans plus tard, il avait eu tout le temps nécessaire pour faire son oeuvre. Le temps pour réveiller l'Église par un appel à une réforme, le temps pour une confession des péchés et pour créer l'unité entre les fidèles, le temps pour se préparer au grand cri du troisième ange. L'ensemble du processus aurait pu se dérouler en moins de trois ans au total ! Moins de trois ans, et le peuple de Dieu aurait pu voir une autre Pentecôte. Remplis de puissance grâce au ciel, ils auraient pu aller par le monde entier déjà préparé par les anges. Et la Guerre Civile n'aurait pas eu lieu et cinq mille vies n'auraient pas été perdues, et, tout comme l'a dit Ellen White, les esclaves auraient été libérés, non pas par un conflit armé, mais par le retour de Jésus. Tout était tellement proche ! Ce qui nous ramène à l'époque actuelle. Si les leçons de l'histoire sont exactes, tous les éléments nécessaires pour préparer l'adventisme à la seconde venue du Christ peuvent être rassemblés en moins de trois ans. Cela signifie que le Ciel est proche. Il ne s'agit pas d'un rêve lointain qui s'évanouit comme un mirage. C'est la réalité. Nous pourrions nous en saisir. La préparation finale du peuple de Dieu peut être accomplie au cours de la vie de ceux qui lisent ce livre !

Trois ans. Trois hivers de plus. Trois étés de plus. Et nous pourrions être prêts pour quelque chose de plus puissant que la Pentecôte : l'Évangile répandu dans le monde entier, les événements mondiaux se précipitant, et l'histoire atteindrait sa conclusion. « Il est impossible d'avoir idée de ce que vivra le peuple de Dieu encore sur cette terre lorsque les anciens malheurs et la gloire céleste seront mêlés », dit un jour Ellen White. « Ils marcheront dans la lumière jaillissant du trône de Dieu. Par l'intermédiaire des anges, terre et ciel seront en contact permanent. » [26] Tout ceci pourrait être nôtre, tout ceci et le Ciel en plus.

Et ceci nous amène à cette grande question : pouvons-nous faire en sorte que cela arrive ?

Notes :

1. Warren A. Candler, Les grands réveils américains et la grande république, pp. cité dans l'ouvrage de Felix A. Lorenz, Le seul espoir (Nashville : Southern Pub. Assn. 1976, p. 53
2. Témoignages, vol. 1, p. 128
3. Review and Herald, 10 juin 1852; Premiers écrits, p. 119
4. Review and Herald, 13 novembre 1856
5. Review and Herald, 16 octobre 1856
6. Review and Herald, 26 décembre 1856
7. Review and Herald, 26 février 1857
8. Review and Herald, 5 février 1857
9. Review and Herald, 9 avril 1857
10. Review and Herald, 28 mai 1857
11. Frank G. Beardsley, Religious Progress Through Religious Revival, p. 176, cité dans Lorenz, loc. cit.
12. Le grand conflit, p. 612 (anglais)
13. Candler, op. cit., p. 192 dans Lorenz, op. cit., p. 54
14. Arthur Strickland, Le grand réveil américain, pp. 132-133, cité dans Lorenz, loc. cit.
15. Beardsley, op. cit., pp. 48, 49, dans Lorenz, op. cit., P. 55
16. Henry C. Fish, Manuel sur les réveils, pp. 77, 78, cité dans Lorenz, op. cit., p. 55
17. Témoignages, vol 1, p. 186
18. Ellen G. White, Manuscrit 26, 1885
19. Arthur W. Spaulding, L'origine et l'histoire des adventistes du 7^e Jour, (Washington, D.C., Review and Herald Pub. Assn., 1962), vol. 2, p. 287
20. L'analogie que je présente ci-après a déjà été évoquée dans mon ouvrage Décision au Jourdain (Washington, D.C. Review and Herald Pub. Assn., 1982), pp. 65, 66
21. Review and Herald, 29 janvier 1857

- 22. Patriarches et prophètes, p. 89; Prophètes et Rois, p. 227
- 23. Le grand conflit, p. 425
- 24. Témoignages, vol. 1, p. 189; Le grand conflit, p. 425
- 25. Témoignages, vol. 1, p. 186
- 26. La foi qui me fait vivre, p. 340

5. En route vers le ciel

Tout au long de notre héritage adventiste, une affirmation d'Ellen White revient comme un leitmotiv, chargée de nos rêves d'autrefois et de nos aspirations à de merveilleux lendemains. Elle nous dit exactement ce qui est nécessaire à la préparation de son peuple pour la venue de Jésus.

« Lorsque le caractère de Jésus sera pleinement reproduit parmi son peuple, alors il viendra le réclamer comme sien. » [1] Cette affirmation est typiquement adventiste. Comme un phare, elle éclaire les quatre-vingt-dix dernières années, nous inspirant parfois, nous gênant aussi, nous rappelant sans cesse l'idéal de nos pionniers. Et si l'on choisit d'encore accorder crédit à Ellen White, elle relate l'un des plus grands défis devant lequel l'Église se trouve. Laisserons-nous transparaître la vie de Jésus en nous, ou bien raterons-nous encore une fois une opportunité, et subirons-nous un autre revers tragique ? Il est évident que l'histoire nous prépare à quelque chose d'énorme, si évident que même les non-croyants sentent de l'électricité dans l'air. L'économie mondiale en péril. Les menaces militaires inimaginables. La montée en puissance des mouvements religieux. Un système technologique tout à fait capable de réguler le commerce. Nous voyons bien là un scénario de fin des temps et nous pourrions commettre l'erreur fatale de croire que Dieu va enfin nous délivrer de ce monde sans coopération particulière de notre part.

Cette pensée fond comme neige au soleil devant les leçons de l'histoire. Plusieurs fois depuis 1844, la scène de l'histoire a été préparée pour le retour de Jésus. Cet événement, nous venons de le voir, s'est déroulé en 1857. L'histoire était prête. Le monde était prêt. Le ciel était prêt. Seul le peuple de Dieu ne l'était pas. Et ce moment merveilleux disparut.

L'occasion s'est de nouveau présentée en 1888 et a persisté durant une grande partie des années 1890. Elle progressa jusqu'à en arriver à la création des lois du dimanche qui furent largement acceptées en Amérique. Vers 1899, Ellen White vit si clairement les événements prendre forme qu'elle s'écria : « Priez mes frères, priez comme vous ne l'avez encore jamais fait jusqu'à présent. Nous ne sommes pas encore prêts pour le retour du Christ ! » [2] Son désespoir était fondé. L'Église était sur le point de faire face au chaos de l'apostasie « Alpha ». Alors que le monde attendait, prêt pour entendre l'Évangile, le peuple de Dieu tomba dans une controverse d'identité personnelle : des disputes doctrinales, des hérésies qui sapèrent le fondement même de l'adventisme, des attaques contre le Sanctuaire, la perte de certaines de nos plus brillantes

lumières. Ce faisant, nous perdîmes aussi le Sanatorium de Battle Creek, cette institution phare du message de santé adventiste. Un autre moment merveilleux fut raté et le vingtième siècle arriva comme un rouleau compresseur, avançant par monts et par vaux entre dépressions économiques et guerres jusqu'à ce que le ciel d'Hiroshima s'embrace et qu'une immense terreur se saisisse de l'humanité toute entière.

Un nouveau siècle touche à sa fin. De nouveau, dans l'histoire, se dessine le schéma classique d'une fin des temps bien caractéristique, et le diable semble avoir bien su tirer les leçons sur la manière de nous priver d'une occasion favorable, car dans nos vies, nous retrouvons ce modèle trop familier de nos échecs passés. Le matérialisme. La négligence dans l'accomplissement du travail que Dieu nous a confié. La conformité au monde. Même les conflits théologiques sur les vérités bibliques les plus simples. Et tout ça alors que le monde est prêt à les écouter.

Prêt pour notre réforme sanitaire, si prêt que Nathan Pritiken a réussi à faire de ce message un succès national en Amérique.

Prêt à reconnaître haut et clair que l'esprit de prophétie s'est bien manifesté dans nos rangs.

Prêt pour la seule chose qui pourrait ramener la stabilité dans notre société en perte de repères : l'obéissance personnelle aux lois de Dieu.

Il est grand temps pour nous de montrer dans notre vécu l'image de Jésus !

Ce qui nous ramène à cette grande question : sommes-nous d'accord pour laisser Jésus agir en nous ? Sommes-nous prêts pour un modèle adventiste centré sur la Croix et qui voit dans le Calvaire, non seulement l'effacement de nos péchés, mais aussi l'espérance de la victoire ?

« Plus grand que le plus grand des idéaux des hommes est le projet de Dieu pour ses enfants. La sainteté, le caractère divin est le but à atteindre... Il n'y a pas de plus grand désir pour Christ que de voir ses agents terrestres remplis de son Esprit et de son caractère. » [3]

Ces mots résonnent depuis les temps anciens de l'adventisme, décrivant le type de peuple que Dieu attend pour la fin des temps, capable de témoigner de manière effective dans un monde en crise, suffisamment stable pour affronter la fin du temps de probation. Le fondement de cette théologie exige une qualité de vie très élevée de la part des adventistes.

Et là se trouve le problème. Notre expérience nous prouve qu'une telle qualité de vie est difficile à atteindre. Lorsque nous faisons une rétrospective sur nos vies, nous avons tendance à oublier le souvenir de nos échecs et même, parfois, nous nous demandons s'ils ont bien existé. Découragés, nous aurions tendance aussi à nous tourner vers une théologie qui offre une porte de sortie plus facile et plus simple, à une courte encablure de la victoire sur le péché. Si nous voulons bien être honnêtes avec nous-mêmes, il est probable que la plupart d'entre nous ont une histoire semblable à celle qui suit à raconter : une éducation religieuse adventiste au cours de laquelle on nous a clamé haut et fort des normes de vie exigeantes à la table familiale et au collège, et nous avons grandi en ayant de nous-mêmes une image de vainqueurs. Et pour encore être honnêtes, au fond de nous, ce défi trouvait un certain écho. Dans les idéaux, il y a quelque chose qui fait appel à notre intelligence et à nos sentiments. Les hommes politiques le savent bien : John Kennedy en donne l'une des meilleures illustrations lorsqu'il appelle les américains à servir le pays plutôt que d'être servi par lui. Mais l'adventisme est plus qu'une simple formule qu'on applaudit et qu'on oublie. C'est un système théologique qui soumet nos vies à un examen constant et qui use d'indicateurs détectant si nous nous éloignons, de manière si infime soit-elle, d'une ligne de conduite tellement juste que Jésus l'a appelée « la voie étroite », Ayant adopté comme norme de vie la loi de Dieu, nous découvrons qu'elle est également un miroir qui révèle avec une clarté désespérante nos propres imperfections de caractère. Plus on s'approche de Jésus, plus on les voit. Et parfois, lorsque nous chutons, nous pouvons nous décourager : si la vie chrétienne mène à la victoire, alors pourquoi rechutons-nous sans cesse ?

Et c'est vrai! Pourquoi péchons-nous ? Je peux citer deux raisons au moins qui se trouvent dans la parole de Dieu. Nous péchons soit parce que nous croyons avoir raison, soit parce que cela nous plaît. Laissez-moi vous le montrer.

Ce jour fatal où le péché est entré pour la première fois dans le monde en Éden, Ève s'est trouvée devant une expérience nouvelle, étrange et fascinante. Lucifer, sous la forme d'un animal familier, lui a présenté un raisonnement dont nous ne sommes toujours pas à l'abri de nos jours, un exercice intellectuel où il lui demandait de réinterpréter les paroles de Dieu : « Et il dit à la femme, vraiment, Dieu a-t-il dit... ? (Gen. 3:1) Remarquez là une chose intéressante. Satan ne fait pas peur à Ève en affirmant que Dieu n'existe pas. Il n'éveille pas non plus ses craintes en lui disant qu'elle n'a pas pu entendre Dieu parler, ou pour le dire avec les mots d'aujourd'hui, qu'elle n'a jamais lu la Bible. Son attaque de la Parole de Dieu est beaucoup plus subtile. Il lui demande de revoir cette parole, de la reformuler, et il lui donne des arguments apparemment logiques et irréfutables pour prouver ce qu'il avance ensuite. « Tu penses que Dieu a

dit que la mort est dans cet arbre. Il est évident qu'il ne peut pas avoir dit cela. Regarde-moi, je ne suis pas mort : en fait, j'ai même atteint un niveau de connaissance des plus élevés. Détrompe-toi, Ève, et reconsidère ce que Dieu a dit selon les nouveaux critères que je viens de te donner. » Ève fut alors devant un débat intérieur majeur. Son intelligence extraordinaire, fraîchement sortie des mains de Dieu, se trouvait confrontée à une affirmation que son honnêteté intellectuelle devait admettre : l'existence d'une preuve, apparemment claire, contraire à ce qu'elle croyait être la vérité. Face à cette attaque, elle n'avait que sa foi à offrir en contrepartie; elle ne s'en servit pas. Ève, dont le patrimoine génétique engendrerait un jour un Albert Einstein, trébuche devant cette attaque. Elle pécha, parce que ce raisonnement lui semblait correct.

Adam la suivit de peu, mais pour une raison différente. Lorsqu'il la vit revenir, il comprit immédiatement d'où elle revenait et où elle allait. Elle se trouvait sur le bord d'un abîme appelé la mort, cet inconnu effrayant et mystérieux dont elle ne pourrait jamais revenir et vers lequel il ne pourrait pas l'accompagner, à moins que...

À moins que lui aussi n'entre en rébellion. Il y avait en lui une telle peine que le mot « deuil » ne suffit pas pour exprimer son ressenti. Lui aussi voulut pécher. Non pas parce qu'il pensait que c'était bien, mais parce que ne pas pécher lui causait trop de souffrances. Pour le dire autrement, il pécha parce qu'il se sentait mieux en péchant plutôt qu'en résistant à la tentation.

Et la race humaine fut entraînée dans une véritable spirale infernale, et sans l'intervention du ciel, il n'y avait aucune échappatoire. Quelque chose d'étrange et de surnaturel enveloppa leurs vies; comme Lucifer, ils avaient essayé de tirer du système davantage que ce qu'ils pouvaient y apporter : un statut divin, comme celui que recherchent les gens qui n'ont pas, contrairement à Dieu, le pouvoir de donner la vie. Au lieu de réussir grâce aux bénédictions que Dieu leur accordait, ils cherchèrent à tirer par eux-mêmes profit du système, et ce faisant, rencontrèrent sur leur chemin un étrange imposteur appelé « mort ». Deux manifestations du péché, deux causes, un même résultat. Une personne pécha parce que cela lui semblait logique. L'autre pécha parce cela lui semblait bon. Et tous deux reçurent la mort en cadeau. Et tous deux moururent parce qu'ils écoutèrent leurs émotions humaines au lieu de l'absolu éternel appelé « volonté divine révélée ».

À partir de cela, je pense qu'il faut tirer une règle de conduite universelle : au bout du compte, nous péchons parce que nous choisissons de suivre nos émotions plutôt que des principes.

Il y a quelques mois, j'étais à bord de mon avion au-dessus de la Californie. La soirée avait été orageuse et la nuit tombait en ne laissant deviner que les lumières dispersées de quelques villes. Les vestiges de quelques gros nuages planaient dans le ciel, et de temps en temps j'en traversais un. Sans avertissement, la vitre du cockpit se brouillait, masquant ma vision. Immédiatement, mes yeux se tournaient vers les instruments de bord, neuf petits cercles lumineux qui me disaient si j'étais bien sur ma route, bien horizontal, et si tout fonctionnait correctement.

Quand on est aux commandes d'un avion, il peut se passer un étrange phénomène appelé « vertige » qui peut affecter les pilotes qui perdent le contrôle visuel de l'horizon. Incapables de se baser sur des repères visuels pour corriger leur niveau, les pilotes peuvent rapidement perdre conscience de leur route de vol. Le résultat est généralement une descente en spirale mortelle qu'on appelle « la descente vers la tombe ».

Donc mes yeux se tournèrent avec empressement vers les instruments pour vérifier où j'en étais. Étais-je encore de niveau ? Dans la bonne direction ? À la bonne attitude ? Soudain une pensée me traversa l'esprit : quelle ressemblance entre mes instruments de bord et la loi de Dieu ! Quelques compteurs examinant chaque donnée de mon vol, me disant si j'étais dans la bonne direction. Quelques règles examinant chaque action de ma vie et m'indiquant si j'étais spirituellement sur la bonne voie. Plus mon expérience de pilote se renforce, plus je reconnais rapidement les premiers signes de danger, et je considère les indications de ces instruments non avec colère mais avec gratitude. Ils sont les liens qui me relient à la vie. Et plus je m'approche de Jésus, plus la loi me révèle mes imperfections.

Mais est-ce que j'accueille toujours bien ces informations ? Ou bien, voir ma vie telle qu'elle est réellement n'éveille-t-il pas en moi une sorte de rancœur ? N'y a-t-il pas là quelque chose d'étrange : un pilote exige des informations lui permettant d'améliorer sa situation; la perte de l'un ou l'autre de ses instruments peut entraîner de sérieuses poussées d'adrénaline. À l'inverse, il est fréquent de voir les chrétiens tenter d'ignorer le tableau de bord qui peut les conduire à destination en toute sécurité, passant outre les règles externes absolues et faisant confiance à leurs émotions ! Dans les airs, nous exigeons des données essentielles et vitales sur notre situation. Dans la vie nous les rejetons. Donc il semble raisonnable d'affirmer que si nous voulons affronter le problème du péché avec succès, il nous faut d'abord reconnaître la nature de notre ennemi ainsi que la raison qui nous pousse à pécher. Je suis persuadé que l'échec est dû à ce que nous laissons nos actions être gouvernées par les émotions plutôt que par les principes. S'il en est ainsi, la première étape vers la victoire du chrétien consiste en un acte de volonté délibérée : la décision de détrôner les émotions et de leur substituer quelque chose de

meilleur : un absolu éternel appelé volonté divine. Et là, l'adventisme offre au chrétien l'un de ses plus forts éclairages, plein de défis et de promesses à la fois. Cet absolu éternel est la loi de Dieu, avec ses dix instruments de bord, et pas seulement neuf !

Mais si nous nous en tenons là sans rien ajouter, nous sommes devant une épreuve des plus difficiles, voire un échec, comme Paul l'a brillamment décrit dans Romains 7, 23 et 25. « Au fond de moi-même, je prends plaisir à la loi de Dieu. Mais je trouve dans mon être une autre loi qui combat contre celle qu'approuve mon intelligence. Elle me rend prisonnier de la loi du péché qui est en moi. Malheureux que je suis ! Qui me délivrera de ce corps qui m'entraîne à la mort ? » Paul avait une réponse : « Dieu soit loué, par Jésus-Christ notre Seigneur ! » Il a trouvé en Jésus-Christ la solution à ce problème insoluble, et il a poursuivi avec ce merveilleux chant de victoire dans Romains 8:3-4 : « Dieu a accompli ce qui était impossible pour la loi de Moïse, parce que la faiblesse humaine la rendait impuissante : pour enlever le péché, il l'a condamné dans la nature humaine en envoyant son propre Fils vivre dans une condition semblable à celle de l'homme pécheur. Dieu a accompli cela pour que les exigences de la loi soient réalisées en nous qui vivons non plus selon notre propre nature, mais selon l'Esprit Saint. » En d'autres termes, une fois le problème identifié, utilisons la même solution que celle découverte par Paul. Nous autres, êtres humains, sommes capables de percevoir clairement les problèmes, mais par la suite, pour les résoudre, nous suivons des sentiers détournés; les sentiments humains doivent être mis en second plan, mais si nous affrontons cet immense défi par nous-même, alors nous sommes condamnés à une vie de frustration, au cours de laquelle, comme un arc en ciel magnifique qu'on voit mais qu'on ne peut jamais atteindre, les lois divines nous semblent irréalisables, transforment nos rêves en mirages et nous mènent à un tel découragement que nous avons envie de tout abandonner.

Selon le temps terrestre, ce qui suit se passa probablement un peu avant l'année 4 avant J-C, mais n'a pas eu lieu sur cette terre. Cela s'est passé dans le cosmos, à des milliards d'années-lumière, probablement au centre de l'univers. Deux êtres conversaient, deux êtres puissants desquels coulait un flot de lumière sans fin, comme si l'amour commençait là et partait vers la Création. Ils coexistaient. Ils avaient la vie en eux et ils n'étaient limités ni par le temps ni par l'espace. Chacun d'entre eux possédait le pouvoir de création.

Cependant, lorsque l'un d'entre eux prit la parole, ses mots résonnèrent étrangement comme des mots humains. Il abandonnait une partie de lui-même, il soumettait sa volonté à celle du second ! Toute cette histoire étrange se retrouve dans la Bible en deux endroits : au Psaume 40 et dans Hébreux 10 : « C'est pourquoi, au moment où il allait entrer

dans le monde, le Christ dit à Dieu : Tu n'as voulu ni sacrifice, ni offrande, mais tu m'as formé un corps. » Autrement dit, on entend là la dernière conversation entre le Père et le Fils avant que ce dernier quitte l'infini et vienne s'incarner dans une cellule humaine. Le temps était venu. C'était le moment des adieux, et il continua par ces mots si profonds de sens que l'esprit humain s'incline devant eux. « Alors j'ai dit : Je viens moi-même à toi, ô Dieu, pour faire ta volonté, selon ce qui est écrit à mon sujet dans le saint livre. »

Pour faire ta volonté. La divinité infinie cédait une partie d'elle-même. Une des trois personnes de la Trinité se soumettait à une autre. Lorsqu'elle affronterait le péché, ce ne serait pas avec sa propre puissance. Le Fils allait accomplir la volonté de son Père.

Neuf mois terrestres se passent et la première sensation qu'il ressent sur terre vient probablement de la paille qui traverse la petite couverture qui l'enveloppe dans une crèche à Bethléem. Il y a des sensations bizarres : lorsque le ciel s'assombrit, l'air se rafraîchit dans l'étable et une lampe à la lueur vacillante est allumée. De temps en temps des formes bizarres se penchent au bord de la mangeoire. Quelques humbles hommes aux mains graisseuses en vêtements de laine; et quelques autres couverts de vêtements précieux et dont le visage reflète un étrange mélange de respect et de curiosité.

Une nuit, il ressent un grand émoi : la petite famille se lève brusquement dans l'obscurité du petit matin, et se met en route vers le plat pays au grand fleuve et aux étranges monts de pierres. Jésus, la Majesté du Ciel, est élevé en un simple petit garçon.

Et il ne pèche en aucune occasion. Pourquoi ? Il n'y a plus que la bonne influence de son foyer ou d'une mère au caractère divin. Beaucoup plus. Le mystère du salut est en train de se dérouler, le même salut par lequel ses enfants seront vainqueurs. Il ne pèche pas parce qu'il a soumis sa volonté à celle de son Père céleste aimant. « Que ta volonté soit faite ! » Aux heures les plus dures de son passage sur cette terre, il ne faillit jamais à ce principe. Et c'est ainsi qu'il vécut sans péché.

Trente années s'écoulent, et il commence à prêcher, pas avec des sermons pompeux mais avec des histoires toutes simples tirées de la vie de tous les jours qui touchent les coeurs et se gravent dans les esprits. Dans le temple de Jérusalem, on entend trois positions sur certains sujets : certains affirment que la résurrection existe, d'autres disent que non, quant aux autres ils ne sont sûrs de savoir qui a raison. Des hommes savants en tuniques d'Alexandrie argumentent en mots compliqués à chaque coin de rue sur des sujets qui n'existent même pas, tandis que le peuple de Dieu a soif de connaître la simple vérité. Et d'un seul coup, un

simple rabbin de Galilée se met à parler du salut en termes qui touchent les coeurs, et les gens viennent l'écouter par milliers.

Parmi la foule se trouve un Pharisien, homme de la loi juive, qui pressent qu'il y a là une réponse au problème insoluble. Une nuit, il va trouver le Seigneur et l'interroge sur la vie éternelle, Jésus va toujours droit au coeur du problème des gens : Nicodème, ton problème est simplement que tu es venu dans ce monde de la mauvaise manière. Tu es né avec l'héritage d'Adam et Ève, qui ont essayé de tirer du système plus que ce qu'ils pouvaient y apporter. Reviens en arrière et entre de nouveau dans ce monde comme je l'ai fait, en soumettant ton moi complètement à la volonté de ton Père qui t'aime. C'est un nouveau commencement, si parfait qu'on peut l'appeler « nouvelle naissance ».

Nicodème connaît parfaitement la loi. Il est habitué aux argumentations, et il voit un défaut dans le raisonnement du Christ. Retourner en arrière ? Comment peut-on revenir en arrière ? Toute notre vie n'est qu'une longue série de décisions qui restreignent peu à peu nos choix, si bien que notre avenir est souvent conditionné par nos erreurs passées. Que faire de mon triste passé ? Comment puis-je recommencer tout à zéro ?

La réponse de Jésus se trouve dans Jean 3:16. Grâce à l'Évangile. C'est la vérité proclamée par le troisième ange. C'est l'adventisme. C'est tout ce qui fait la nature du chrétien. Nicodème, voilà pourquoi je suis ici ! J'ai la meilleure affaire du monde à te proposer. Donne-moi ton passé et je te donnerai le mien.

Ainsi tu seras libre et ton passé ne pourra plus te tourmenter; c'est un recommencement si parfait que par sept fois Marie-Madeleine chuta et se releva et son passé ne peut plus l'accuser. C'est la pleine assurance qui mène à une obéissance qui vient de l'amour et non du légalisme.

Une autre étape essentielle pour vaincre le péché consiste simplement à capituler. Et cela nous amène à l'une des questions les plus pratiques pour un chrétien : comment ? Comment dans la vie pratique quotidienne peut-on céder devant Dieu ?

Le monde est plein de chrétiens qui, chacun à leur façon, utilisent les mots « céder, soumettre ». Demandez à n'importe quel chrétien ce qu'il entend par là, et il vous répondra « soumettre son coeur à Dieu ». Mais qu'entend-on par là ? Comment peut-on y parvenir ?

Une fois de plus, je pense que l'adventisme donne la réponse la plus claire possible. Et ce, pour une raison simple : l'adventisme accepte la loi de Dieu dans tout son ensemble, sans essayer de réécrire le

quatrième commandement pour s'adapter à la tradition ou à la vie pratique. Ne vous conformez pas à ce qui vient d'être dit, et tout ce que vous pourrez dire ensuite sur la soumission sera nul et non avenu. Vous aurez refusé de vous soumettre au point essentiel qui reconnaît à Dieu sa souveraineté. Et en introduisant cette réserve dans votre théologie, vous n'êtes plus en droit de parler de soumission.

L'adventisme offre encore une autre réponse claire à un problème pratique chez les chrétiens : dans la vie quotidienne, la soumission s'effectue par l'acceptation aveugle de la volonté de Dieu. Même si cela nous coûte. Même si sa demande ne nous paraît pas du domaine de la raison humaine, et si la règle paraît arbitraire.

Par exemple un jour de culte particulier.

Ou même un arbre en Éden.

Nous obéissons, même si nous ne pouvons pas comprendre pourquoi. Ainsi, par l'acceptation inconditionnelle de sa loi, nous soumettons réellement notre volonté. De cette manière, Satan ne dispose plus de l'arme qui nous pousse au péché ! « La vraie religion a quelque chose à voir avec la volonté », écrivit Ellen White. Elle poursuit en disant qu'à la chute, « la volonté humaine fut laissée au contrôle de Satan ». Par la transgression de l'homme, une force étrangère s'est emparée légalement de la volonté, siège de toutes les décisions concernant notre conduite. Sans l'intervention divine, la race humaine serait une race d'esclaves. Ce point, dit-elle, fut l'un des enjeux majeurs au Calvaire. Christ est mort pour racheter la volonté de l'homme. Et c'est grâce à la volonté que l'on pêche ou que l'on vainc !

Consultez l'Index des Écrits d'Ellen White et vous serez étonnés de voir le nombre de sujets en rapport avec la volonté : céder à la tentation est un acte volontaire. Les anges sont incapables de contrôler notre volonté contre nous-mêmes. Même une transfusion sanguine dépend de notre volonté ! Choisir de vivre ou mourir est régi par cette mystérieuse puissance de l'esprit humain, rachetée au calvaire.

« Tant que vous n'aurez pas compris la véritable puissance de la volonté, vous serez en danger. » écrivit Ellen White à un jeune homme découragé qui ne manquait pas de bonne volonté mais chutait sans cesse. « Vous pouvez bien avoir la foi et faire des promesses tant que vous voudrez, mais celles-ci n'auront aucun effet si vous n'y ajoutez pas votre volonté... Vous ne devez pas tenir compte de vos sentiments, de vos impressions, de vos émotions car ils ne sont pas fiables. » poursuivit-elle, utilisant un langage semblable à celui des pilotes d'avion aveuglés par les nuages. « Mais vous ne devez pas vous désespérer... vous ne pouvez

pas contrôler vos pulsions, vos émotions comme vous le voudriez, mais vous pouvez contrôler votre volonté. » [4]

« Il vous appartient de soumettre votre volonté à cette de Jésus-Christ; et ce faisant, Dieu prendra immédiatement possession de vous et agira sur vous selon son bon plaisir. » [5] Autrement dit, on se soumet à Jésus par le moyen de la volonté ! Ici encore, je trouve une bonne illustration grâce au monde de l'aéronautique.

Je suis en approche aux instruments au-dessus de l'aéroport international de Los Angeles. Une épaisse couche de nuages venus de la mer m'enveloppe et je n'arrive pas à distinguer les montagnes Saint Gabriel; mais je sais qu'elles sont quelque part sur ma gauche, à trois mille pieds au-dessus de mon altitude actuelle. Si je fais une erreur et vire un tant soit peu dans leur direction, je les heurterai dans moins de trois minutes. Devant moi se trouve un 747, derrière moi dans mon sillage un DC 18. À ma droite un 727 tourne en cercles d'approche finale. Quelque part en dessous de moi vole un hélicoptère. Je ne peux voir aucun de ces appareils, mais leur présence m'est indiquée par un contrôleur au sol qui seul par son radar, peut percer le brouillard et me guider en sécurité pour mon atterrissage. À ce moment, la radio se met à grésiller : « Novembre trois trois delta, votre approche est dégagée. Piste 24 gauche. Virer à droite, à 230 degré, maintenez votre vitesse à 150 noeuds. » Chaque fibre de mon être est en éveil, mains, pieds, yeux, oreilles. Il ne s'agit pas d'une plaisanterie : une erreur pourrait représenter plus qu'un simple inconvéniént ou une simple gêne. Ma vie même est en jeu, et je fais tout mon possible pour manoeuvrer correctement. La boussole vire de deux degrés à gauche, je corrige. L'altimètre se met en mouvement et suit une ligne invisible qui me dit si je suis trop haut ou trop bas; mes yeux sont rivés dessus. Au fur et à mesure que les instructions arrivent par radio, je les enregistre immédiatement et réponds au contrôleur que je suis ses directives.

Au cours de mes années de pilotage, j'ai remarqué quelque chose d'intéressant. Lorsqu'un pilote répond qu'il va suivre les instructions, je n'ai jamais entendu une seule fois un autre pilote intervenir sur la fréquence pour dire : « Légaliste ! Mais qu'est-ce que tu fais, cherches-tu à atterrir correctement ? » Remarquez encore autre chose. Je suis toujours pilote. Le contrôleur ne vient pas en traversant les airs se saisir du manche ou des manettes de gaz. C'est moi qui effectue les manoeuvres, ajuste les gaz, visualise le tableau de bord. Toutes les manoeuvres restent sous ma responsabilité et c'est moi qui fais atterrir l'avion. Qu'ai-je donc abandonné en suivant les ordres pour atterrir correctement ? Ma volonté ! J'ai laissé ma volonté aux mains de quelqu'un qui a une vue plus juste et plus claire que moi de ce qu'il faut faire.

Il en est de même pour la vie d'un Chrétien. Au moment de la chute, Adam et Ève ont perdu de vue leur horizon spirituel. Le brouillard du péché obscurcissait leur champ de vision, et nous voici maintenant mis en danger à cause de l'instabilité de nos émotions. De multiples dangers invisibles à nos yeux nous environnent. C'est la raison pour laquelle Dieu nous envoie des instructions pour nous aider à nous conduire de la bonne manière. Le canal par lequel il nous les fait parvenir se nomme « prophétie ». Mais l'abandon de nos volontés à la sienne n'implique pas que nous n'ayons plus rien à faire dans nos vies de chrétiens. Comme pour le pilote, il nous reste beaucoup à faire. Dieu nous offre le Sabbat. Sa grâce nous permet de l'observer. Mais comme l'a dit Mervyn Maxwell en schématisant, c'est nous qui passons la serpillière sur le sol et l'aspirateur sur les moquettes, qui cuisinons les repas le vendredi soir pour être prêts pour le saint jour. Ce ne sont pas les anges qui recousent le bouton qui est tombé ou écrivent nos tristes lettres d'excuse, et ce n'est pas la grâce de Dieu qui achète la littérature qui nous permet de partager notre foi. Dans Hébreux 11:7 il est dit que Noé est devenu héritier de la justice par la foi lorsqu'il a accepté les instructions de Dieu avant le Déluge et qu'il a préparé l'arche pour sauver sa maison et lui-même. Croire seulement n'aurait pas suffi pour les sauver ou les protéger si cela s'était limité à la seule pensée intellectuelle. Il lui fallut montrer sa foi en joignant l'acte à la parole. Et c'est ce que nous devons faire aussi.

Cela n'implique pas qu'agir comme il le faut soit facile. Nous parlons allègrement de Noé avec la connaissance de ce qui s'est passé au cours des cinq mille ans qui ont suivi, mais c'est oublier le ridicule, le coût incommensurable, les dizaines d'années de travail laborieux. Endurer cela pendant 128 ans simplement par la foi est un exemple classique de véritable abandon de la volonté. Tout était en jeu : son avenir, sa réputation, même sa fortune personnelle, en échange de quelque chose dont il ne pouvait même pas prouver la véracité. Cela n'a pas dû être facile. À la manière unique qui est la sienne, Paul nous parle du processus d'abandon de la volonté qui mène à la crucifixion du moi, et cette illustration est riche de sens. Lors de la crucifixion, le supplicié ne meurt pas rapidement; il endure son agonie pendant des jours et des jours, immobilisé mais conscient, capable de crier sa douleur, de supplier qu'on le délivre et le descende de la croix. Il en est de même pour nous. Jour après jour, nous endurons le conflit entre le devoir et le désir, notre moi supplie d'être libéré. Le seul moyen pour parvenir à se sortir de cette situation, c'est de se plonger dans la parole de Dieu, de barrer la route à toutes les tentations présentées par Satan, de passer une heure chaque jour à regarder Jésus, de renforcer ainsi sa foi, puis de l'affermir par notre témoignage aux autres.

Il y a quelques mois, je donnais une interview à la radio locale d'un Collège adventiste. Lorsque l'on coupa le micro, je parlai de ces quelques

réflexions à celui qui m'avait interviewé, lui disant qu'à mon avis, l'un des rôles majeurs à jouer par l'homme était de tout simplement ignorer les douleurs engendrées par la crucifixion du moi. Il répondit : « Peut-être bien, mais je trouve cela très difficile, extrêmement difficile ! » Oui certes, mais qui prétend que c'est facile ? On a brûlé des gens sur des bûchers à cause leur foi. Joseph est allé en prison pour elle. Alors qu'en raisonnant un peu il aurait pu trouver que la femme de Potiphar avait seulement besoin d'un peu d'amour. Daniel a risqué la mort pour sa foi, ainsi que ses trois amis; et pour elle, Jérémie et Jean, Étienne et Pierre, Huss et Jérôme, Martin Luther, n'ont pas fait autre chose. « Que dirai-je encore ? Le temps me manquerait pour parler de Gédéon, Barac, Samson, Jefté, David, Samuel, ainsi que des prophètes. Grâce à la foi, ils vainquirent des royaumes, pratiquèrent la justice et obtinrent ce que Dieu avait promis. Ils fermèrent la gueule des lions, éteignirent des feux violents, échappèrent à la mort par l'épée. Ils étaient faibles et devinrent forts; ils furent redoutables à la guerre et repoussèrent des armées étrangères. » (Hébreux 11:32-34) C'est dans la foi que tous ces hommes sont morts. Ils n'ont pas reçu les biens que Dieu allait promettre, mais ils les ont vus et salués de loin. Ils ont ouvertement reconnu qu'ils étaient des étrangers et des exilés sur la terre. » (Verset 13). Il n'est dit nulle part que vivre l'Évangile est facile. Mais le langage d'Hébreux est plein de puissance et nous dit que le salut est possible. Possible par la foi. Une foi accompagnée d'oeuvres.

Quel genre de foi faudra-t-il pour achever l'oeuvre de Dieu ? La même qu'au commencement.

Par un jour de printemps, l'horreur de la crucifixion déjà derrière lui, Jésus s'est levé du tombeau et a prononcé ces paroles puissantes : « Je suis la résurrection et la vie. » En compagnie de quelques amis proches il gravit un sentier rocailleux.

Autour d'eux, tout rappelle les leçons qu'il a données. Une vigne pour illustrer les relations proches entre l'homme et Dieu. Un lis pour montrer la beauté de la simplicité. Un petit oiseau brun dont la destinée n'échappe pas à Dieu, même depuis son trône. Pendant le reste de leur vie, ils se rappelleront tous ces détails, la manière dont il agissait envers les enfants, la manière dont il priait.

Et soudain Jésus les quitte, attiré par une force encore plus grande que l'amour terrestre. Peut-être auraient-ils dû savoir que cela allait arriver, mais ils n'y étaient pas préparés et il n'est pas facile de dire adieu à quelqu'un qui signifie plus que la vie; et pendant de longues minutes ils sont restés là à regarder, muets, perdus et abasourdis. Trois ans et demi en présence de Dieu, et c'était terminé.

Terminé... pas vraiment. Une formidable pensée les traverse : l'homme qui a cheminé avec eux sur ce sentier de Béthanie, mangé avec eux encore ce matin et leur a dit adieu. Cet homme partage maintenant le trône de son Père.

Maintenant l'horizon s'éclaire comme par un matin de printemps. Ils ont un ami sur le trône du Père. Leur foi s'envole de plus en plus haut et saisit la plus formidable vérité qui soit : « Qui accusera ceux que Dieu a choisis ? Personne, car c'est Dieu qui les déclare non coupables. Qui peut alors les condamner ? Personne, car Jésus-Christ est celui qui est mort, bien plus il est ressuscité, il est à la droite de Dieu et il prie en notre faveur. » (Romains 8:33,34) Saisissant cela par la foi, rien ne leur est plus impossible, ils peuvent tout endurer. Encore quelques jours et ils se retrouveront « d'un seul coeur réunis en un même endroit ». Le Saint-Esprit les saisit et immédiatement ils sont envahis d'une autre force venue du ciel, celle de témoigner aux autres ! Ellen White l'a formulé ainsi : « Nous trouvons de résister au mal dans l'action pour le service. » [6] Nous battre contre l'ennemi en cherchant à sauver les autres de l'emprise du péché nous rend capables de le vaincre aussi. Peut-on dire que c'est notre résistance qui nous fait parfois trouver la tâche difficile ?

Un ami sur le trône. Un jour, nous aussi nous saisirons les implications de cette vérité. Jésus est bien réel. Chacun de nos dons spirituels est une réponse à la foi. « Demandez donc ! Demandez et vous recevrez. [7] Le pardon des péchés, le Saint-Esprit, un caractère chrétien, la sagesse et la puissance d'accomplir son oeuvre, tout don qu'il nous a promis, tout cela nous pouvons le demander; il nous faut croire alors que nous l'avons reçu. Il est vrai que cela peut nous être accordé d'une manière inattendue, mais cela arrivera en temps et en heure, lorsque nous en aurons le plus besoin. » [8] Un jour, cela arrivera au sein de l'adventisme. La Pentecôte se reproduira et le monde entendra rapidement le message du retour du Christ. « L'oeuvre de Dieu ne se terminera pas sans une grande manifestation divine semblable à celle qui a procédé à sa mise en oeuvre. Les serviteurs de Dieu, le visage illuminé d'une sainte consécration, se hâteront de place en place pour proclamer le message venu du ciel. L'avertissement sera donné par des milliers de voix sur la terre entière. Des miracles seront opérés, les malades seront guéris et des Signes et des merveilles accompagneront les croyants. » [9]

Lorsque cela se produira, le dernier obstacle au retour du Christ aura été levé. Remplis de la foi de Jésus, le peuple de Dieu sera prêt pour aller à sa rencontre. Et nous serons en route vers le Ciel, chez nous.

En route vers chez nous, au travers de la galaxie d'Orion brillante de lueurs vertes et rouges. Loin de ce que notre imagination peut concevoir, vers un lieu que les prophètes eux-mêmes ont eu du mal à

décrire. Et là-bas se trouve un trône d'où coule une rivière de feu. Et les anges y marchent sur des sentiers de « pierres étincelantes ». Lorsque les rachetés entreront dans la cité, les anges formeront deux rangs, un couloir vivant, et avec émerveillement ils regarderont passer les rachetés de la terre ayant survécu.

« Dans la nouvelle terre, des intelligences immortelles contempleront avec ravissement les merveilles de la puissance créatrice et les mystères de l'amour rédempteur... Les plus grandes entreprises seront menées à bien; les plus hautes aspirations seront satisfaites, les plus sublimes ambitions, réalisés. Et, néanmoins, il y aura toujours de nouvelles hauteurs à gravir, de nouvelles merveilles à admirer, de nouvelles vérités à approfondir, mettant à réquisition toutes les facultés de l'esprit, de l'âme et du corps. » [10]

« Des ruisseaux intarissables d'une eau claire comme le cristal sont bordés d'arbres verdoyants qui jettent leur ombre sur les sentiers préparés pour les rachetés de l'Éternel. D'immenses plaines ondulées en collines gracieuses alternent avec les cimes altières des montagnes de Dieu. C'est sur ces plaines paisibles et le long de ces cours d'eau vive que le peuple de Dieu, longtemps étranger et voyageur, trouvera enfin un foyer. » [11] Le paradis est réel. Il est à notre portée. Et je pense qu'il est temps de nous y rendre. Depuis plus de cent cinquante ans, les adventistes rêvent de ce lieu, et cent cinquante ans représentent une bien longue attente. Levons-nous et allons-y ! C'est une terre pleine de délices, et nous sommes tout à fait capables de nous lever et de nous y rendre.

Robert F. Kennedy a fait cette citation célèbre : « Certains voient les choses telles qu'elles sont et demandent pourquoi elles sont ainsi. Je rêve de choses qui n'ont jamais existé et je pose cette question : pourquoi pas ? »

En effet, pourquoi pas ?

Pourquoi pas le ciel ?

Pourquoi pas pour nous ?

Pourquoi pas tout de suite ?

Notes :

1. Paraboles, p. 69
2. Ellen G. White, Lettre 201, 1899
3. Message à la jeunesse, p. 40
4. Messages à la jeunesse, pp. 151, 152

5. Messages à la jeunesse, pp. 151
6. Conquérants pacifiques, p. 105
7. Messages à la jeunesse, p. 250
8. Éducation, p. 258
9. Le grand conflit, pp. 611, 612
10. Le grand conflit, p. 677
11. Le grand conflit, p. 675

6. Une voix s'est élevée parmi nous

C'était un dimanche; l'air était chargé d'électricité. Dans les rues étroites de Jérusalem la nouvelle se propageait de bouche à oreille et des frissons d'excitation parcouraient la foule : ça y est ! Le Messie est enfin en chemin ! Il va monter sur le trône. Il arrive et vient vers Béthanie ! » Voilà le genre de nouvelle que redoutaient les responsables religieux. Ils s'attendaient à quelque chose de ce genre, se demandant à quel moment le maître galiléen allait oser les affronter de face et prendre le pouvoir. Et maintenant, ébranlés par cette nouvelle, ils se hâtaient sur la route de Béthanie, le visage inquiet, la tunique volant au vent.

Il y avait bien des raisons à leur inquiétude. À Jérusalem, en temps normal grouillante de pèlerins venus pour la Pâque, la trompette appelant pour le sacrifice du soir n'attirait que quelques rares personnes. « La foule se presse derrière lui » s'exclamaient-ils dans leur désespoir. Ils n'étaient pas du tout rassurés non plus d'apprendre que pour la première fois, il venait, non à pieds, mais monté sur un âne, la monture réservée aux rois. » [1]

On y était, il avait choisi le temps de la Pâque où des Juifs venus du monde entier se rassemblaient; c'était brillamment calculé et s'ils avaient été à sa place, ils en auraient fait tout autant. Puisqu'il en était ainsi, ce serait un combat à mort ! Il fallait qu'ils le fassent taire à tout prix. Et c'était relativement facile : la foule est tellement versatile ! Si ces chefs pouvaient parvenir à le faire condamner à la crucifixion, la honte et l'opprobre de sa mort feraient probablement taire la plupart de ceux qui le soutenaient.

La procession se rapprochait de Jérusalem, grossissant peu à peu, fleuve bigarré, haut en couleur, gravissant la colline. Si ces religieux étaient inquiets, personne d'autre ne semblait l'être : on ne se rappelait pas avoir vu une telle joie. Si cela voulait bien dire ce que cela voulait dire, l'occupation romaine était sur le point de se terminer. Le rêve allait enfin se réaliser : Israël souveraine, gouvernée par le Messie en personne, riche et bénie, enviée par le monde entier.

On aurait dit le retour triomphal d'une armée de vainqueurs, mais on n'avait jamais vu un tel cortège. Il n'y avait pas de vaincus enchaînés, ni de chariots chargés du butin pillé à l'ennemi. Au lieu de cela, la foule semblait composée de gens libérés : des aveugles qui voyaient de nouveau, des paralytiques qui marchaient, des enfants qui avaient appris que le Roi en personne avait du temps... et des genoux pour eux. Et le

plus impressionnant, c'était cet homme qui était mort un jour, était resté ainsi pendant quatre jours, si bien que même sa soeur ne voulait pas ouvrir son tombeau, même à la demande de Jésus. Il était maintenant là, bien vivant. Cela allait au-delà de toute imagination, et pourtant, c'était bien arrivé, preuve ultime et absolue que l'homme qui approchait parmi cette foule était Dieu lui-même, ce « Je suis » du septième jour de la Création. « Maître, reprends tes disciples ! » avaient-ils dit avec colère. (Luc 19:39)

Au delà de la foule, à quelques pas de la crête du Mont des Oliviers, la ville de Jérusalem s'étendait sous les rayons du soleil couchant. Au nord-est, le Temple. Merveille du monde, tout en marbre blanc rehaussé d'or. Même Rome considérait avec révérence et crainte ce bâtiment où de temps à autre on avait senti planer la présence de la divinité. Pendant plus d'un millier d'années, Jérusalem avait été l'endroit où Dieu avait essayé de faire naître un rêve glorieux : le peuple d'Israël, témoin pour le monde, saint, prospère, heureux, protégé par les lois divines, dépositaire de la promesse d'un Sauveur pour le monde. C'est là que Salomon avait régné pendant la brève période de gloire où le rêve fut sur le point de se réaliser, le monde entier attiré et frappé par la sagesse d'un peuple conduit par Dieu lui-même. Et c'est là aussi que malgré la présence de l'amour divin, le peuple d'Israël avait échoué sur les récifs du péché maintes et maintes fois. C'est l'aussi que les prophètes avaient délivré leurs avertissements solennels et supplié le peuple pour qu'il se réforme avant qu'il soit trop tard.

Les prophètes, tant de prophètes. Jérémie. Le fidèle Zacharie qui avait été assassiné sur le parvis du temple et dont le sang tachait encore le sol. Ézéchiël qui avait imploré pour une réforme. Ésaïe dont les paroles n'avaient pas été comprises par les chefs spirituels et qui prédisait les souffrances du Messie. Ils les avaient tous rejetés, et voilà qu'ils rejetaient maintenant celui qui leur avait envoyé ces prophètes. Le rêve s'envolait, et le Fils de Dieu se lamenta : « Jérusalem, Jérusalem, toi qui mets à mort les prophètes et tues à coups de pierres ceux que Dieu t'envoie ! Combien de fois ai-je désiré rassembler les habitants auprès de moi comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, mais vous ne l'avez pas voulu ! » (Matt. 23:37)

Le soleil se couchait sur Jérusalem, le jour touchait à sa fin et avec lui le temps de probation de la ville ! « Quand le soleil couchant aurait disparu du ciel, le jour de grâce de Jérusalem serait arrivé à son terme. Alors que le cortège était arrêté au sommet du mont des Oliviers, Jérusalem avait une dernière occasion de se repentir. L'ange de la miséricorde se préparait à replier ses ailes et à descendre du trône d'or pour faire place à la justice et au jugement imminent. Mais le Christ, au grand coeur d'amour, continuait de plaider en faveur de Jérusalem, bien

qu'elle eût dédaigné ses grâces, méprisé ses avertissements et qu'elle fût sur le point de tremper les mains dans son sang. Si seulement Jérusalem voulait se repentir : ce n'était pas trop tard. Tandis que les derniers rayons du soleil couchant s'attardaient sur le temple, sur la tour, sur le faîte, est-ce que quelque bon ange n'allait pas la ramener à l'amour du Sauveur, l'arrachant à la ruine ? Ville splendide et profane, qui allait lapider les prophètes et rejeté le Fils de Dieu, qui par son impénitence rivait sur elle les chaînes de l'esclavage, le jour de sa grâce était presque écoulé ! » [2] Le dernier appel à la repentance prenait fin, et la réponse vint, rapide et dure : « Maître, reprends tes disciples. » Deux chemins allaient s'écarter l'un de l'autre. Celui du fils de Dieu qui, une fois sa mission sur terre achevée, retournerait au ciel là-bas, au-delà de l'infini où les anges non déchus attendaient pour l'accueillir. Et sur la terre, celui de Jérusalem qui allait poursuivre son destin vers l'horreur et la terreur.

Plus de trente années s'écoulaient. Déçus dans leur espoir de libération nationale par le Messie, les Juifs se révoltent contre Rome. Sur le Mont du Calvaire, les croix se dressent comme une forêt. Au fatal printemps de l'an 78, le général romain Titus décide d'assiéger Jérusalem en dépit d'une farouche lutte fratricide des factions juives restées à l'intérieur. Du Mont Scopus, les douzième et la quinzième légions romaines pilonnent la ville, rejointes par la dixième légion de Jéricho. De l'ouest, d'Emmaüs, la cinquième légion aguerrie par de nombreuses batailles, marche vers l'est, foulant le chemin autrefois emprunté par Jésus et ses deux disciples. Les armées romaines écrasent le système de défense ouest de Jérusalem et pénètrent dans la ville. Puis, devant la résistance opposée dans le centre de la ville, les soldats creusent un fossé tout autour, ligne d'attaque continue dont chaque mètre est gardé par un soldat attentif afin que nul ne s'échappe. Pour ceux qui sont à l'intérieur, ce sera un combat sans merci.

« Ô Jérusalem, Jérusalem, toi, qui mets à mort les prophètes... » Il y avait eu une voix parmi eux, et ils n'avaient pas voulu l'écouter.

Et il y a eu une voix parmi nous. Pendant plus de 78 ans, elle s'est élevée dans nos rangs, décrivant des événements inaccessibles à notre regard de mortels, d'anges se hâtant entre le ciel et la terre, du grand conflit, de l'amour de Jésus. Cette voix était porteuse de vie. Cela nous est rappelé sans cesse lorsque la science vient nous confirmer ce que a été dit cent ans auparavant. Parmi nous se trouvait le don de prophétie.

Et comme cela a souvent été le cas par le passé, il s'est manifesté par une personne choisie par Dieu, une jeune femme de 17 ans dont l'humble milieu social et le maigre bagage éducatif semblaient la destiner à un obscur avenir.

Mais un jour, à la fin de l'année 1844, le rideau s'est déchiré, et elle a entrevu une grande vérité spirituelle. Il y avait un sentier, a-t-elle décrit, qui allait de la terre vers le ciel. Chaque pas menait un peu plus haut; et à chaque pas, le peuple de Dieu apprenait un peu plus à se reposer sur Dieu plutôt que sur lui-même. Il s'agissait du sentier de la foi.

Tout au long de sa vie, elle ne revint jamais sur cette vision. Deux grandes tâches se présentent à nous, dit-elle : nous préparer au retour de Jésus et y préparer le monde. Et grâce à cette foi toute simple, une poignée de fidèles commença à agir comme cette vision le montrait.

Ils ne pouvaient en aucune façon faire ce qu'elle décrivait, pas selon les critères humains, mais ils allaient essayer. Ils voyageaient en carrioles à cheval et dans des traîneaux, en trains qui brûlaient du bois et en bateaux à voile; comment un si petit nombre de personnes pouvaient-elles avertir le monde entier ? Mais confiantes que là était leur mission, elles allaient au moins commencer. Ces gens ne s'arrêtèrent pas avant que le drapeau du message flotte sur l'Europe, l'Asie, dans l'air glacé des Andes et sur les plages de sable noir de Tahiti, en Russie et le continent africain. La tâche paraissait impossible, mais ils la commencèrent.

Et toujours cette voix leur parvenait et les poussait en avant et leur disait que faire de son mieux pouvait mener à quelque chose d'encore meilleur. Il nous fallait des écoles afin que les jeunes adventistes puissent être enseignés par des professeurs aimant ce message. Il fallait des hôpitaux à la fois pour guérir et témoigner. Il nous fallait des maisons d'édition. Il nous fallait même être capables de former des médecins qui puissent devenir évangélistes dans ce domaine. Enflammés par notre foi, nous avons découvert que rien ne nous était impossible, et nous avons accompli toute notre tâche.

Tout, sauf le plus grand rêve d'entre tous : refléter si parfaitement le caractère de Christ dans nos vies que le monde entier allait le reconnaître. Nous avons essayé, et parfois, comme en 1856, le rêve fut à un cheveu de se réaliser. Mais 150 ans se sont écoulés, et nous sommes toujours là; et aujourd'hui, certains se demandent si cela est même possible.

Nous pouvons nous poser la question, mais Ellen White, elle, ne se l'est jamais posée. Car elle avait vu l'avenir de l'adventisme, un avenir qui reste à écrire. Elle l'a vu au cours d'une vision qu'elle eut le 20 novembre 1857, vision qui lui montra le plan de Dieu pour une Église victorieuse, debout pour le retour du Christ. Elle vit le peuple de Dieu. Ils formaient deux groupes; l'un d'entre eux pria avec ferveur et angoisse « avec foi, pleurant amèrement et plaidant avec Dieu ». Le second groupe se disait aussi « peuple de Dieu ». Mais il y avait une différence. Ils ne participaient pas à ces larmes et ce plaidoyer. Ils paraissaient indifférents et

insouciant, ils ne résistaient pas à cette épaisse et sombre atmosphère que les anges du mal répandaient autour d'eux, s'assemblant en grand nombre tout autour et s'efforçant d'aveugler l'Église. « Ils ne résistaient pas à l'obscurité et les anges de Dieu les laissèrent pour se hâter au secours de ceux qui s'opposaient aux anges du mal. » Et bientôt elle « ne vit plus » ceux qui ne priaient pas. » [3] « J'ai demandé le sens de ce bouleversement que j'avais vu, et il m'a été répondu qu'il était dû au témoignage direct faisant suite au conseil du Témoin Véritable de l'Église de Laodicée... Certains ne supporteront pas ce témoignage. Ils s'élèveront contre lui et cela engendrera un bouleversement parmi le peuple de Dieu ? » [4]

Mais la vision ne s'arrêtait pas là. De nouveau, elle vit ceux qui priaient avec sincérité. « L'ange me dit : Regarde ! Mon attention se porta alors vers le groupe qui avait été bouleversé. On me montra ceux qui avaient pleuré et prié dans un esprit de contrition. Le nombre de leurs anges gardiens avait été doublé. » [4]

On réalise la puissance de cette citation si l'on se rappelle qu'un ange à lui seul a arrêté l'armée syrienne et que 185 000 soldats sont morts dans la bataille. Voilà le genre de protection dont il s'agit; et pour la protection de ceux qui prient, la garde est doublée. Pas étonnant alors ce que vit ensuite Ellen White ! Les saints marchaient « dans un ordre parfait et d'un pas ferme, tels des soldats en campagne ». Connaissant parfaitement leur but, sans disputes théologiques ni questionnement sur la justesse du message adventiste. Comme les apôtres à la Pentecôte, ils étaient tous unis et d'un même cœur, soldats de la Croix en route pour accomplir enfin leur mission. Leurs visages, bien que marqués par l'épreuve de la scission « brillaient d'une glorieuse et céleste lumière. » [5] « Les rangs de cette compagnie étaient clairsemés. Certains avaient quitté le mouvement. Les insouciant et les indifférents qui ne s'étaient pas joints à ceux qui mettaient le prix sur la victoire et le salut en plaidant de tout leur cœur... furent laissés en arrière dans l'obscurité, mais leur perte fut bientôt compensée par d'autres qui avaient saisi la vérité. » [5] Voilà bien une description qui pourrait convenir au monde actuel ! Au début des années soixante, lorsque j'étais au collège, il n'était pas très difficile d'abandonner l'adventisme. Newport Beach, Palm Springs, et Hollywood Boulevard n'étaient qu'une heure de là en voiture. John Kennedy était à la Maison Blanche, et tout ce que nous avions à faire pour résoudre la crise des missiles cubains, c'était simplement de demander à Kroutchev de les enlever. À cette époque, on pouvait ne pas trop se préoccuper de la vie chrétienne car les signaux de détresse de l'histoire n'étaient pas au rouge.

Aujourd'hui, les choses ne sont plus si faciles. Lorsqu'on ouvre la porte de sortie du mouvement, on rencontre une crise mondiale. On

n'impose plus sa loi aux russes : au cours des vingt-cinq dernières années, ils ont accumulé environ quatre fois la puissance de tir nucléaire américaine. L'économie craque et se fissure comme un vieux bâtiment fatigué qui porte en lui sa propre force de destruction, et Hollywood Boulevard disparaît sous la pollution atmosphérique. Lorsque l'on ouvre la porte de l'Église pour en sortir, on est susceptible de rencontrer une ou deux personnes intéressées qui demandent : « Mais qu'y a-t-il à l'intérieur ? Est-ce mieux que ce que nous avons ici ? Ici, on aime pas trop ce qui se passe. » Sur le seuil de la porte, un adventiste sera pris de vertige, à la fois mal à l'aise dans l'Église et plein de craintes à l'idée de la quitter. Devant un tel dilemme, il pourrait être très tenté de concevoir une manière de conserver la théologie tout en laissant de côté ses normes de vie exigeantes; une nouvelle théologie par exemple, qui autorise des normes moins strictes tout en proclamant le salut. Et si quelqu'un, Ellen White par exemple, lui rappelle que ce subtil assemblage psychologique est une erreur, nul doute qu'il se mette en colère.

Donc la vision montra un bouleversement qui entraîna le départ de certains qui furent remplacés par d'autres. Mais dans ce processus, le monde y gagna. Le peuple de Dieu témoigna avec force. Elle demanda ce qui avait provoqué un tel changement dans l'Église et l'ange lui répondit : « C'est la pluie de l'arrière-saison, le rafraîchissement de la présence du Seigneur, le grand cri du troisième ange. » [6] C'était donc cela. La pluie de l'arrière-saison et la séparation. La dissidence résulte de la résistance au Témoin véritable de Laodicée. Le Témoin véritable, c'est la voix de Dieu qui s'exprime par le don de prophétie. Et cette voix s'est trouvée parmi nous ! Pour achever l'oeuvre, il nous faut d'abord tourner nos coeurs et notre esprit vers la vérité que Dieu nous a donné, pas avec désinvolture mais avec courage, comme si la vie même en dépendait. En faisant ainsi, en agissant par la foi grâce à la vérité que nous lisons, tout se mettra en place, même ce rêve lointain d'une vie chrétienne victorieuse.

La vision continua et se déplaça avec rapidité. Les incrédules, ébranlés par le message puissant de la part du peuple de Dieu « furent tous touchés. Le zèle et la force du peuple de Dieu les avaient réveillés et les avaient enragés. La confusion était dans tous les camps » [7]. L'histoire se déroula rapidement jusqu'à la fin des temps : crise mondiale, mesures judiciaires prises contre les croyants, prières incessantes jour et nuit. Cette vision ne décrit pas précisément les problèmes qui assaillirent le peuple de Dieu, mais ils sont si graves qu'il faut empêcher les anges qui veillent de se porter trop prématurément à leur secours. C'est le temps de trouble de Jacob et les croyants ne subsistent que par la foi.

« Bientôt, j'entendis la voix de Dieu qui ébranlait les cieux et la terre. Il y eut un tremblement de terre puissant... On vit Jésus dans les cieux et le groupe éprouvé mais fidèle fut changé en un instant de gloire

en gloire. Les tombeaux s'ouvrirent et les saints en sortirent, revêtu des habits de l'immortalité et ils s'écriaient : « Victoire sur la mort et le tombeau ! » [8] Le réveil et la réforme avaient enfin préparé le peuple de Dieu pour la Parousie. Maintenant ils, pouvaient rentrer vers leur foyer.

Voilà l'adventisme, l'adventisme victorieux qui signifie quelque chose pour ce monde. Voilà notre héritage. Si nous le voulons bien, cela pourrait nous arriver. Nous pourrions être cette génération.

Pendant près d'un siècle et demi, nous avons fait ce rêve, nous avons soupiré pour son accomplissement, nous avons attendu et nous nous sommes posé des questions. Nous disposons actuellement du moment idéal pour que cela se passe. Tout ce qui doit arriver dans l'histoire pour qu'il en soit ainsi s'est soit déjà passé, soit est sur le point de le faire. Même la tâche difficile qui consiste à avertir plus de quatre milliards de personnes nous est servie sur un plateau par le biais de l'informatique, et grâce aux satellites qui peuvent relayer les informations en un instant dans le monde entier. Je suis convaincu que certains de nos plus forts témoignages passeront aux journaux d'informations du soir à 28 heures, gratuitement, parce que serons devenus un sujet d'actualité internationale. S'il en est ainsi, nous disposons déjà de la structure nécessaire pour avertir le monde en quelques semaines !

Un bref moment de préparation spirituelle. L'histoire en attente, toute prête pour des événements finaux rapides. Même le système de média déjà en place pour toucher la planète entière. Comme cela pourrait arriver vite !

Autrefois, une voix s'est élevée parmi nous. Pendant soixante-dix ans elle a supplié les gens de se tenir prêts pour le retour de Jésus. Elle a souvent été déçue. Un jour, attristée de voir comme le peuple de Dieu était insouciant par rapport aux conseils qu'il leur donnait, elle écrivit : « Je pleure rarement, mais en ce moment mes yeux se remplissent de larmes qui tombent sur la feuille où j'écris. » [9] Et elle a ouvertement posé la question de savoir si le don de prophétie pouvait continuer dans ces conditions alors que nous ne suivions pas les instructions déjà reçues. Mais elle n'a jamais renoncé.

Elle a souvent été déçue, mais elle n'a jamais abandonné. Pas déçue par l'adventisme. Pas déçue par nous. Quelque part, un jour, une génération de croyants allait faire en sorte que cela se réalise. Et Jésus reviendrait.

Tout au long des sombres années qui se sont écoulées, ces mots nous parlent encore et sont aussi clair et poignants qu'ils le furent en 1900 :

« Frères, vous à qui ont été révélés les vérités de la parole de Dieu, quel rôle jouerez-vous dans les derniers actes de l'histoire ? Êtes-vous conscients de ces réalités solennelles ? Vous rendez-vous compte de cette immense oeuvre de préparation qui est en train de se dérouler dans les cieux et sur terre ? Que personne désormais ne tempore avec le péché, source de toutes nos misères... Que le destin de nos âmes ne repose pas sur des incertitudes. » [10]

« Si vous négligez ou traitez avec indifférence les avertissements donnés par Dieu, si vous chérissez ou excusez le péché, vous scellez le sort de votre âme.

« Si le rideau pouvait être levé, vous verriez le plan de Dieu et les jugements qui vont s'abattre sur ce monde perdu, si vous pouviez voir l'état de votre attitude personnelle, vous trembleriez d'effroi pour vos âmes et les âmes de vos compagnons. De ferventes prières devraient s'élever vers le ciel... » « Veillez et priez de peur que vous n'entriez en tentation. » (Marc 14:38) « Veillez pour ne pas laisser l'ennemi s'approcher comme un voleur, veillez contre les vieilles habitudes et vos mauvaises tendances, de peur qu'elles ne vous terrassent; repoussez-les, et veillez. Surveillez vos pensées, surveillez vos projets, de peur qu'ils ne soient empreints d'égoïsme. Ayez soin des âmes que Jésus a rachetées avec son sang. Profitez de toute occasion pour leur faire du bien. »

« Veillez de peur qu'il vous trouve endormis à son arrivée soudaine. » (Marc 13:36) [11] Une voix s'est élevée parmi nous. Et si nous voulons bien lui accorder toute notre attention, nous pourrions bien être sur le point de quitter ce monde rempli d'attentes vaines et nous rendre vers la Terre Promise.

Notes :

1. Jésus-Christ, p. 571
2. Jésus-Christ, p. 578
3. Témoignages pour l'église, vol. 1, pp. 179-181 (version originale des 9 vol. en anglais)
4. Témoignages pour l'église, vol. 1, p. 181
5. Témoignages pour l'église, vol. 1, pp. 181, 182
6. Témoignages pour l'église, vol. 1, pp. 182, 183
7. Témoignages pour l'église, vol. 1, p. 183
8. Témoignages pour l'église, vol. 1, p. 184
9. Témoignages pour l'église, vol. 5, p. 77
10. Témoignages pour l'église, vol. 6, pp. 404, 405
11. Témoignages pour l'église, vol. 6, pp. 405, 410

Prologue - Réflexions au soleil couchant

Le soleil se couche et je suis tout seul au milieu du ciel. Par delà les vitres de l'avion, la terre et le ciel s'étendent en un vaste panorama, tout en couleurs et ombres mêlées, annonçant l'approche de la nuit.

À l'ouest, un rideau de hauts nuages cache les dernier rayons du soleil, éclipsant tout derrière une lueur orange si intense qu'on la dirait émise par un néon. Tout en dessous, une brume côtière forme comme une couverture froissée et reflète la lueur du couchant. Quelque part en dessous s'étend la ville de San Francisco.

Je suis sur le chemin de retour chez moi après un week-end de conférences dans le nord de la Californie, installé dans l'habitacle restreint et familier de mon avion personnel. Par habitude, je consulte les cadrans de mon tableau de bord, jette un regard aux moteurs, à l'horizon, et je retourne à mes pensées. Autrefois, il n'y a pas si longtemps, cette brume aurait été une protection pour San Francisco. À cette époque, tout juste une génération en arrière, les plus dangereuses des armes inventées par l'homme dépendaient de l'intervention humaine pour être mise en action.

Ce soir, San Francisco est sans défense sous sa couverture de brume, à 30 minutes à peine des silos mystérieux cachant des armes au plus profond du sol ukrainien. Maintenant, sa seule sécurité réside dans la peur. L'équilibre de la terreur : nous sommes en sécurité tant que la partie adverse ressent la même peur que nous. « Et sur la terre, il y aura de l'angoisse chez les nations qui ne sauront que faire, au bruit de la mer et des flots, les hommes rendant l'âme de terreur dans l'attente de ce qui surviendra pour la terre; car les puissances des cieux seront ébranlées. » (Luc 21:25; Bible Louis Segond) Ces paroles me reviennent clairement à l'esprit. Elles furent écrites il y a deux milles ans, mais elles décrivent le monde même où nous vivons aujourd'hui.

« Alors il leur dit : Une nation s'élèvera contre une nation, et un royaume contre un royaume; il y aura de grands tremblements de terre, et, en divers lieux, des pestes et des famines; il y aura des phénomènes terribles, et de grands signes dans le ciel. » (Verset 18,11) La prophétie nous dit qu'un jour, tout ce sur quoi nous nous reposons disparaîtra. Le ciel lui-même sera plein de menaces. Et des signes précurseurs de ce qui se profile apparaissent l'un après l'autre, tels les pavillons d'un navire de guerre flottant au vent.

Onze milles pieds plus bas apparaît la vallée San Joachim, vallée fertile où poussent vergers, champs de blé et de coton. Dans une trouée de la brume côtière, elle apparaît telle une carte miniature, le contour des fermes bien marqué par les lignes ferroviaires et les routes rectilignes où luisent les phares des voitures dans le crépuscule. Du haut de mon observatoire dans le ciel, je vois les choses d'un autre oeil. Les gens qui sont là en dessous de moi sont comme les voyageurs embarqués dans le même navire, navire magnifique mais si fragile, navigant sous vents et marées du temps et de l'espace. Et le navire file vers des dangers droit devant.

« Je regarde la terre, et voici, elle est informe et vide; les cieux, et leur lumière a disparu. Je regarde les montagnes, et voici, elles sont ébranlées; et toutes les collines chancellent. Je regarde, et voici, il n'y a point d'homme; et tous les oiseaux des cieux ont pris la fuite. Je regarde, et voici, le Carmel est un désert; et toutes ses villes sont détruites, devant l'Éternel, devant son ardente colère. » (Jérémie 4:23-26) Ces mots ont été écrits six cents ans avant la naissance du Christ, mais ils décrivent un défi que va devoir relever le monde entier.

Ce monde, cette magnifique vallée que les pluies du printemps ont fait reverdir et que les derniers rayons du soleil réchauffent. Ces personnes qui s'assemblent autour de la table du dîner et qui échangent sur leurs rêves. Mais même alors, la crainte reste tapie au fond du coeur de bon nombre d'entre eux. L'avenir est peut-être plein de dangers potentiels. Leurs rêves sont peut-être désuets. En fait, en cette soirée, la vie de ces gens est probablement bien meilleure que celle qui les attend d'ici peu.

Ainsi, presque sans s'en rendre compte, ils commencent à se tourner vers le rêve ultime que quelque part au-delà de ce monde existe une force capable de les aider. Ils regardent « La guerre des étoiles » et « Le jour d'après », et font leur héros d'une étrange créature appelée E.T., comme s'ils étaient prêts à accepter l'aide de n'importe qui pouvant leur faire oublier leurs craintes. Pendant ce temps, le Pape apparaît comme un personnage d'une importance mondiale, capable d'attirer des milliers de gens dans tous les aéroports qu'il visite.

Tout à coup, une autre pensée me traverse l'esprit, terrible dans ses conséquences. Est-il possible que nous fassions partie de cette génération d'adventistes qui n'ont plus de temps devant eux ? Pendant près de cent cinquante ans nous avons essayé de délivrer le message du retour du Christ à un monde où même les chrétiens déclarés ont en pensée repoussé sa venue dans un avenir lointain. Jusqu'à présent, ils pouvaient se permettre le luxe de le faire parce que, si mauvais qu'aient été les événements, il y avait toujours un endroit où se réfugier, un endroit

qui pouvait les accueillir. Ce soir, les refuges ont disparu. La sécurité qui a endormi notre conscience devant l'urgence a disparu également. Est-il possible qu'enfin le monde soit prêt à écouter le message adventiste ?

Je regarde vers la gauche. Juste devant l'aile, les lumières de Modesto luisent dans le crépuscule. Peut-être cent cinquante mille personnes vivent dans cette zone que mon regard embrasse. Combien d'entre elles connaissent la vérité sur l'avenir ? Avons-nous réellement fait l'effort de le leur dire, ou les laisserons-nous placer leur espérance dans E.T., La guerre des étoiles, et le pape ? Généralement, la nuit, je vois à plus haute altitude, pour disposer d'un peu plus de temps et d'espace pour le cas où il y aurait un éventuel incident. Mais maintenant, mon altitude me semble inappropriée. Trois milles mètres plus bas, il y a des personnes dont le seul espoir de survie réside dans la seconde venue du Christ. La distance qui me sépare d'elles est-elle le sinistre symbole du fossé qui nous a séparés pendant des dizaines d'années -- un peuple béni qui connaît la vérité, qui voit le monde tout entier, mais à une distance telle que notre message ne lui est pas parvenu.

Presque involontairement, ma main se pose sur la manette des gaz et la fait glisser vers l'arrière. Je descends, vois le paysage s'aplanir devant moi jusqu'à ce que je puisse distinguer des éléments de l'activité humaine : une voiture qui se dirige vers la maison dans le soir qui tombe, un tracteur qui roule sur un champ et trace les derniers sillons de la journée. Droit devant, dans la nuit qui vient, une ferme se profile en un bouquet de petites lumières. Dans la lueur plus vive d'une lampe halogène, je peux deviner la lessive pendue sur le fil à linge, une liaison grande comme une maison de poupée, un vieux camion à plateau. Cela ne dure qu'un instant et disparaît derrière moi, humbles détails de la vie des hommes.

Qui leur dira?

Et il y a tant à leur dire ! Partout on peut voir des signes que l'histoire s'accélère et que la prophétie se réalise. Des signes dans la vie économique, au niveau militaire, dans le monde de la religion.

« Elle fait que tous, les petits et les grands, les riches et les pauvres, les hommes libres et les esclaves, reçoivent une marque... » (Apo. 13:16) Depuis des dizaines d'années, nous savons qu'un jour la liberté sera mise en danger par le contrôle central de l'économie. Mais les gens se rendent-ils compte de la proximité de cet événement. Sont-ils au courant que tous les éléments nécessaires à la réalisation d'un scénario classique comme décrit dans Apocalypse 13 sont déjà en place ?

En pensée, je revois la scène où, un jour d'été, dans le sud de la Russie, je discutais avec le chef du bureau moscovite d'un grand magazine financier. Nous parlions d'une réunion qui venait d'avoir lieu quelques jours auparavant, au cours de laquelle onze des principaux pays débiteurs de la planète avaient évoqué l'éventualité du non-remboursement de leur dette envers les pays occidentaux. Avec sur le visage une expression d'un calme que j'ai rarement vu, il m'a dit : « Si ça signifie ce que ça veut vraiment dire, la structure économique mondiale toute entière doit s'attendre à un choc majeur pour bientôt. » Si cette prédiction se réalisait, les États-Unis pourraient en un instant se retrouver dans la position d'imposer un diktat économique à la plus grande partie du monde. J'en expliquerai la raison un peu plus loin. Pour l'instant, il suffit de dire que si Dieu permettait ceci, Apocalypse 13 pourrait s'accomplir du jour au lendemain. Tout ce qu'il faut pour que cela soit réalisable est déjà en place, comme les pièces détachées d'une machine toutes rassemblées dans l'attente d'un événement qui mettrait le feu aux poudres. Dans l'attente du moment où les anges relâcheront les vents.

Et que dire du monde de plus en plus dangereux dans lequel nous vivons ? En ce moment le communisme et le capitalisme rivalisent pour la suprématie sur la planète, et le conflit atteint maintenant l'Amérique centrale, à moins de deux mille kilomètres de Brownsville au Texas. La lutte s'est mondialisée, et tout le monde s'accorde pour dire qu'elle représente un énorme danger. Mais savent-ils aussi qu'il s'agit là de l'accomplissement de la prophétie ? En 1903, une dame âgée du nom d'Ellen White, a décrit avec une précision surprenante une situation que beaucoup pensent pouvoir appliquer à la révolution bolchevique, événement qui n'arriva que 14 ans plus tard. Elle a poursuivi en disant que l'esprit de la révolution s'étendrait peu à peu au monde entier. [1] À une autre occasion, elle a dit que dans les derniers moments de l'histoire mondiale, la guerre ferait rage. [2]

L'économie. Les conflits sociaux. Les tentatives de révolution mondiale. Les risques de guerres. Il semble que tout se déroule selon un programme bien établi, comme si l'histoire suivait un script. Y a-t-il autre chose ? Je repense à cette récente nouvelle visite du pape à l'étranger dans les pays occidentaux. Je me rappelle les journaux d'informations, les milliers de visages tournés vers le pape dans l'espoir que le Pontife romain apporte une solution à leurs craintes. J'ai vu cette scène se répéter en Pologne, au Costa Rica, au Canada et aux îles Salomon. Je l'ai vue à Anchorage en Alaska, et au Nicaragua.

« L'une des têtes de la bête semble blessée à mort, mais maintenant, sa blessure est guérie. Alors toute la terre admire cela et elle suit la bête. » (Apo. 13:3) Les mots tournent dans ma tête et y vibrent comme les moteurs de mon avion. Je ne peux rien faire d'autre que de

conclure : nous sommes vraisemblablement en train de nous approcher de l'une de ces rares époques majeures au cours desquelles la rivière de l'histoire sort de son lit, envahit d'autres territoires et change le cours tout entier des choses de ce monde. Quelque chose d'énorme nous attend, juste au-delà du voile de l'avenir. Les gens ne peuvent en distinguer les détails, mais ils peuvent le pressentir, et des millions de personnes se demandent ce qui en train de se passer.

Nous n'avons vraisemblablement jamais eu pareille occasion d'achever l'oeuvre de Dieu. Tout le montre. Le rythme de l'histoire qui s'accélère. Les signes dans le monde qui nous entoure. Même les tâtonnements avides de millions de personnes qui pressentent, sans être vraiment capables de l'exprimer, que notre seul espoir réside en un événement semblable au retour du Christ. Je suis persuadé que les gens sont prêts à écouter le message adventiste. Et pour favoriser cette chance qui nous est offerte, la technologie nous permet maintenant de relayer n'importe quelle information au monde entier en un clin d'oeil. En d'autres termes, les structures sont désormais en place pour nous permettre de mener à son terme l'oeuvre de Dieu avec une vitesse incroyable.

Mon regard se fixe sur le ciel qui s'assombrit autour de moi, étonné de la conclusion à laquelle je suis parvenu. Si tout cela veut bien dire ce que je pense que cela signifie, alors l'occasion dont nous rêvons se présente. Le ciel est à portée de notre main. L'histoire est prête, n'attendant que la réponse du peuple de Dieu.

Et ceci m'amène alors à la pensée la plus formidable entre toutes. Tout ce qui est nécessaire pour préparer nos vies au retour du Christ peut être accompli en un temps très court. Nous savons ceci grâce à un événement qui a eu lieu au début de l'histoire adventiste.

Peu de gens en sont conscients, mais il semble qu'à la fin des années 1850, l'Église a été à deux doigts d'être prête pour le retour du Christ. Un grand réveil balayait l'adventisme. Les anciens conflits étaient réglés, les différences entre croyants étaient cicatrisées. Même les pasteurs faisaient des confessions publiques et prêchaient la repentance. Apparemment, ceci avait créé une intense activité au ciel, car Ellen White décrivit des anges affairés en tous lieux pour préparer les coeurs incroyants à la vérité. Rapidement, le réveil atteignit le monde séculier; on vit se tenir des réunions de prières le midi dans des endroits aussi inattendus que le quartier financier de New York, et des journalistes écrivaient des éditions spéciales pour relater la ferveur religieuse qui s'étendait au pays tout entier. Jusqu'à ce jour, les historiens sont dans l'incapacité d'expliquer ce phénomène; il semble avoir pris naissance spontanément dans le monde laïc, sans cause nettement visible. Mais grâce aux écrits d'Ellen White, on peut avoir un magnifique aperçu de ce

qui se passait au delà du voile : des êtres puissants se mettant à l'oeuvre pour se rendre en tous lieux simplement en réponse à l'état d'esprit de réforme régnant au sein du peuple de Dieu.

De Manière tragique, la réforme fit long feu. Déçus de ne pas voir les choses se dérouler aussi vite qu'ils l'auraient voulu, beaucoup d'adventistes abandonnèrent l'oeuvre à laquelle ils s'étaient attelés. Et le travail ne fut pas achevé, et la guerre civile éclata et fit rage, et cinq cent mille hommes perdirent la vie dans des villes de triste réputation comme Chancellorsville et Gettysburg, et l'histoire continua jusqu'au cauchemar du vingt et unième siècle, et nous avons constaté combien manquer une occasion peut être terrible. Mais au cours de ce réveil de courte durée, Ellen White a écrit une affirmation qui nous montre qu'il est tout à fait possible de se préparer avec rapidité pour aller à la rencontre du Christ. Moins de trois ans après le début de ce réveil, elle dit « qu'il avait eu le temps nécessaire pour produire ses effets ». En d'autres termes, en trente six mois, les enfants de Dieu auraient pu être prêts pour la parousie !

Moins de trois ans ! Cela signifie que le Ciel est à notre portée. Il n'est pas un rêve lointain, qui s'évanouit devant nous comme un mirage. Nous pourrions véritablement le vivre au cours de notre vie actuelle !

Voilà maintenant dix minutes que je vole à basse altitude. En ce bref laps de temps, la nuit est tombée complètement, gommant l'horizon, réduisant mon monde à quelques petites lampes scintillantes ici et là dans la campagne. C'est suffisant. Je repousse la manette des gaz vers l'avant, pour retrouver de l'altitude, l'obscurité parsemée de point lumineux s'étalant sous moi. Je me stabilise à 7,500 pieds, mais sans réduire les gaz. Libéré de l'effort pour grimper, l'avion s'élance rapidement droit devant, les hélices mordant l'air pour permettre plus de vitesse.

La vitesse, voilà ce que je recherche. Soudain, j'ai intensément besoin de me retrouver chez moi. Je me rends compte qu'il est beaucoup plus tard que nous ne croyons. La situation militaire mondiale. L'étrange comportement de notre économie. Le droit qui refait surface de pouvoir mêler politique et religion. Même les conflits doctrinaux au sein de l'adventisme. Tout s'imbrique. Nous assistons à un scénario de fin des temps. L'histoire est en train d'essayer de donner naissance au retour du Christ. Le laisserons-nous avoir lieu ?

À l'altitude où je me trouve maintenant, je vois une fine ligne orangée qui s'estompe à l'ouest. En dessous de moi la terre est enveloppée de ténèbres. Le crépuscule est là, et c'est le moment où l'on songe à aller dormir.

Mais pour moi, cette soirée est différente des autres.

Je suis adventiste.

Nous sommes au crépuscule de l'histoire.

Et il est temps de se réveiller.

Notes :

1. Éducation, p. 228
2. Maranatha, p. 174

< < < * > > >